

LA METHODE RABELAISIEENNE DE BRISER LES AXIOMES.

1. LES TROIS VISAGES DE LA DECOUVERTE ET LES CONDITIONS LIMITROPHES D'UN CHANGEMENT AXIOMATIQUE.

Je suis tres heureux de vous rencontrer aujourd'hui parce que ça me permet de voir devant moi l'avenir de l'humanite. Or, la question que je me pose est de savoir si vous savez comment déployer toutes nos forces politiques de maniere à assurer le changement des axiomes de la population pour l'avenir. C'est de cela que j'aimerais vous parler ce soir, en particulier. Ca fait parti de mon quota personnel ; parce que le quota c'est la mesure de ce que chacun de nous peut donner, selon son talent, pour changer le monde actuel.

Mais alors, quel est le quota de chacun d'entre vous? Est-ce que vous connaissez votre propre quota ? Est-ce que vous en avez un ? Est-ce seulement de l'argent pour assurer le maintient de vos loyers et vos dépenses ou bien est-ce pour assurer les opérations de Lyn et du LYM à travers le monde? Est-ce que ce sont des interventions « Rabelaisiennes » visant à briser les axiomes de la population et à éveiller une masse de jeunes? Ou bien est-ce du « outreach » ? Est-ce un travail de consolidation de nos supporteurs? Est-ce du travail intellectuel intense et soutenu comme l'organisation d'une chorale? Est-ce un quota d'intelligence prélevé sur le terrain politique au jour le jour ou sur une période critique de l'histoire universelle? Autrement dit, est-ce que ce sont des choses qui sont ordonnées proportionnellement à la survie de la planète ?

Par exemple, comment entendez-vous mouler l'avenir ? Quelles sortes de changement comptez-vous faire pour l'avenir, c'est-à-dire, pour les 50 prochaines années ? Est-ce que les mois qui viennent ne doivent pas représenter des ruptures d'avec les générations précédentes ? Ne croyez-vous pas que ce seront ces changements axiomatiques entre les générations actuelles qui vont déterminer l'histoire des prochaines 50 années ? Mais, la difficulté que cela représente pour votre génération de 18 a 35 ans, c'est de savoir si, dans les mois qui viennent, il y aura un Président des Etats Unis avec des alliés à travers le monde et qui aura le courage de suivre Lyndon LaRouche en faisant le sault axiomatique et historique requis ? Peut-etre que la prochaine élection aux Etats Unis n'aura meme pas lieu. Ce n'est pas évident qu'un nouveau Roosevelt puisse émerger à cette heure-ci et dans la circonstance actuelle. Voilà l'état de perplexité dans lequel nous nous trouvons tous actuellement. C'est le premier de trois états qui composent toute découverte : la perplexité, l'étonnement, et le rire. C'est comme ça que je vois la fonction politique de Rabelais.

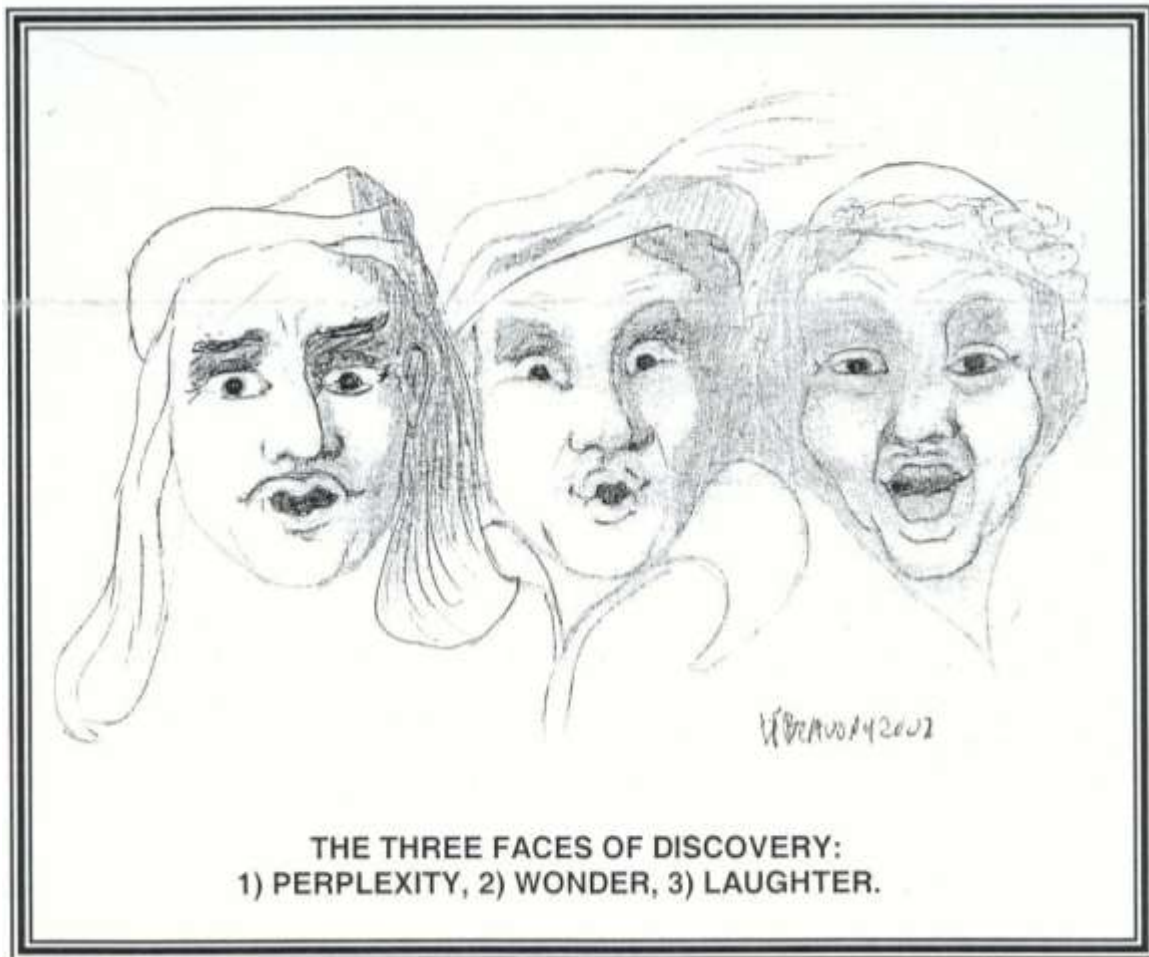


Figure 1. Les trois faces de la découverte : perplexité, étonnement et rire.

ftp.licentral.net/unpublished/Pierre_Beaudry/

ftp.licentral.net/unpublished/Pierre_Beaudry/

Lyn vient de faire une intervention extraordinaire à Berlin, il y a quelques semaines, et ou il a mit l'emphase sur les conditions limitrophes du changement axiomatique dans lequel nous nous trouvons actuellement et qui requièrent une nouvelle découverte de principe universel qui nous permette de sortir des conditions de banqueroute des finances et de l'économie mondiale actuelle. Savez-vous de quel principe il s'agit ? Oui, il s'agit du principe de l'anti-entropie, du principe d'accroissement du pouvoir de l'homme sur et dans la nature, c'est-à-dire du principe du potentiel relatif de densité démographique (potential relative population density). Et je crois que Rabelais, dans ses écrits, nous a fourni quelques cas exemplaires des circonstances ou la découverte de ce principe peut se faire. Je pense entre autre a la ruse de Gymnaste au Chapitre 35 du Premier Livre, à la {*Harangue que fit Gargantua au vaincus*} au Chapitre 50 du Livre Premier et à celle de la {*grande frayeur de Panurge*}, au Chapitre 35 du Cinquième Livre.

2. GYMNASTE OU COMMENT DEMOBILISER SON ENNEMI PAR LE MOYEN DE SES PRESOMPTIONS SOUS-JACENTES.

Commençons par la lecture du Livre Premier et voyons comment Rabelais peut nous être utile pour notre travail d'intervention politique. LaRouche a toujours donné l'exemple de la méthode qu'il avait appelé *{marteler son propre caractère}* à la manière de Jeanne d'Arc. C'est la meilleure façon, anti-Euclidienne et anti-Cartésienne, de rejeter l'apriorisme que représentent les axiomes, les postulats et les définitions. Cette méthode, toute rabelaisienne, nous permet de chercher et de découvrir quelles sont les formes de présomptions sous-jacentes (underlying assumptions) du comportement psychologique de notre ennemi. C'est ici qu'il est utile de considérer les intentions et les agissements d'un Gymnaste qui agit comme un Prométhée ou comme un géant de Rabelais. L'un des exemples qui m'ont toujours frappé le plus, par son caractère de guerre psychologique, c'est la conduite exemplaire de l'officier de Gargantua, Gymnaste, au Chapitre 35 du Premier Livre. Je ne me servirai pas de l'ancien français d'origine mais de la traduction que j'en ai faite, car je crois qu'il est nécessaire de traduire Rabelais en Français moderne pour le rendre plus recevable et donc plus efficace.

“LIVRE PREMIER, CHAPITRE 34 : {*Comment Gargantua laissa la ville de Paris pour secourir son pays, et comment Gymnaste rencontra les ennemis.*}

A cette même heure, Gargantua qui avait quitté Paris immédiatement après avoir lu les lettres de son père, avait déjà passé le pont des Sœurs et monta sur sa grande jument ; et avec lui se trouvaient Ponocrates, Gymnaste et Eudémon qui avaient pris des chevaux de poste à bride abattue pour le suivre. Le reste de son train venait à journées normales, amenant tous ses livres et ses instruments philosophiques.

Quand il arriva à Parilly (près de Chinon), il fut averti par le fermier Gouget que Picrochole s'était fortifié à La Roche Clermaud et qu'il avait envoyé le capitaine Tripet pour assaillir le bois de Vede et de Vaugaudry avec une grande armée et qu'ils avaient éliminé toutes les poules jusqu'au pressoir Billard, et que c'était chose étrange et difficile à croire à quel point tous commettaient des outrages partout le pays. Ces rapports avaient tant alarmé Gargantua qu'il ne savait plus quoi dire ou quoi faire. C'est alors que Ponocrates suggéra d'aller chez le seigneur de Vauguyon, qui de tout temps avait été leur ami et confédéré, et qu'ils auraient de lui un meilleur avis de tout ce qui se passe. Son avis était que Gargantua envoya un de ses hommes faire la reconnaissance du pays afin de découvrir dans quel état se trouvait l'ennemi, afin qu'ils puissent faire des plans basés sur une évaluation du terrain. Gymnaste proposa d'y aller seul ; mais il fut conclut qu'il vaudrait mieux qu'il amena avec lui quelqu'un qui connaisse les voies et détours ainsi que les rivières des environs.

Alors l'écuyer de Vauguyon, Prelinguand, partit avec lui, et sans bruit ils se mirent à espionner de tout côté. Entre-temps, Gargantua se rafraîchissait et, prenant quelque repos avec ses gens, il fit donner à sa jument un picotin d'avoine ; c'est-à-dire soixante quatorze muids (274 litres chacun) et trois boisseaux (13 litres chacun).

Gymnaste et son compagnon chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils rencontrassent les ennemis tous éparpillés et en désordre, pillageant et dérochant tout sur leur passage. Alors, au premier aperçu dans la distance, ils accoururent vers lui pour le dérober. Mais les voyant venir, Gymnaste leur dit :

« Messieurs, je suis un pauvre diable : je vous en prie, ayez pitié de moi. J'ai encore quelques écus : nous les boirons ensemble car c'est un {*aurum potabile*} (or potable), et ce cheval-ci sera vendu pour payer ma bienvenue. Ensuite, engagez-moi comme un des vôtres, car jamais homme ne sut mieux attraper, larder, rôtir et apprêter, voire par Dieu, démembrer et gourmander une poule que moi-même. Et maintenant, pour payer ma bienvenue, je bois à votre santé, bons compagnons. »

Alors il découvrit sa gourde et, sans même mettre le nez dedans, il en prit une bonne gorgée. Les maroufles le regardaient, en ouvrant la gueule béante longue comme un pied et tirant la langue comme des lévriers, en attente de boire après lui, mais sur ce point, le capitaine Tripet accourut voir ce qui se passait.

Alors Gymnaste lui offrit sa gourde en disant :

« Tenez, capitaine, buvez-en bien hardiment, j'en ai fait l'essai, c'est du vin de La Faye Monjau.

- « Quoi, » dit Tripet, « ce paysan se moque de nous ! Qui es-tu ? »
- « Je suis un pauvre diable, » dit Gymnaste.
- « Ha ! » Dit Tripet, « puisque tu es un pauvre diable, tu peux passer ton chemin sans payer d'impôts, mais ce n'est pas coutume de voir des pauvres diables avec une aussi belle monture. En conséquence, Monsieur le diable, descendez et laissez-moi votre cheval de charge. Et s'il ne me porte pas bien, alors vous, Maître diable, vous me porterez, car j'aime bien l'idée qu'un diable comme vous m'emporte. »

« LIVRE PREMIER, CHAPITRE 35 : {*Comment Gymnaste souplement tua le capitaine Tripet et autres gens de Picrochole !*} »

Ces mots entendus, plusieurs d'entre eux commencèrent à s'effrayer et se signaient de toutes les mains, pensant que c'était un diable déguisé. Et quelqu'un parmi eux, nommé Bon Jean, capitaine des Franc Topins, tira son bréviaire de sa braguette et cria assez hault :

« {*Agios ho Theos!*} (Dieu est saint !) Si tu es de Dieu, alors parle! Si tu es de l'Autre, alors va-t'en d'ici ! »

Mais il ne s'en allait pas. Alors plusieurs entendirent cela et se séparèrent de la compagnie ; ce que Gymnaste avait bien noté et considéré.

Voilà pourquoi il fit semblant de descendre de cheval, et, s'étant posé du côté ou l'on monte, il fit souplement le tour de l'étrier, avec sa courte épée à son côté, et, passant en dessous de son cheval, se lança en l'air pour retomber les deux pieds sur la selle, le cul tourné vers la tête du cheval en disant : « Mon cas va à rebours. »

Ainsi, depuis la position où il se trouva, il fit la gambade sur un seul pied dans la direction gauche et réussit à retrouver la juste position de son assiette sans rien varier. En voyant cela, Triplet dit : « Ha ! Je ne ferai pas ce truc à ce moment-ci et pour cause. »

- « Bien ! » Dit Gymnaste, « j'ai manqué mon coup ! Je vais maintenant défaire mon saut. »

C'est alors qu'avec une très grande force et agilité, Gymnaste se fit tourner de la même façon qu'avant, mais par une gambade par la droite. Ceci fait, il mit le pouce de la main droite sur l'arçon de la selle et éleva tout son corps en l'air, se soutenant tout le corps uniquement sur le muscle et le nerf de son pouce, et ainsi il fit trois pirouettes. A la quatrième fois, il renversa tout son corps sans ne rien toucher, puis se dressant entre les deux oreilles du cheval, tout en maintenant son corps rigide, il s'éleva sur le pouce de la main gauche et de cette position fit le tour du moulinet ; et alors il frappa au milieu de la selle du plat de la main droite, se donnant ainsi un tel branle qu'il se rassit sur la croupe, comme font les demoiselles.

Alors, ceci fait, il passa la jambe droite par-dessus la selle de la façon la plus aisée et se mit en état de chevaucher sur la croupe.

« Mais, se dit-il en lui-même, il vaudrait mieux que je me mette entre les arçons. »

Alors, se supportant sur la croupe devant lui en poussant les pouces de ses deux mains, il fit un saut en arrière en se renversant en l'air cul sur tête, pour se retrouver solidement entre les arçons. Puis d'un soubresaut se leva tout le corps en l'air, en se tenant les pieds joints entre les arçons, il tournoya plus de cent fois les bras étendus en croix, et criant d'une forte voix :

« {*J'enrage, diables, j'enrage, j'enrage ! Tenez-moi, diables, tenez-moi, tenez !*} »

Alors qu'il voltigeait ainsi, les maroufles tous ébahis se disaient les uns les autres : « Par la Mère de Dieu, c'est un lutin ou un diable qui s'est déguisé. {*Ab hostile maligno, libera nos, Domine*} (Seigneur délivrez-nous de l'ennemi malin.) Ainsi ils prirent la fuite en toute vitesse, se tournant en arrière comme fait un chien qui emporte un poulet.

Alors, voyant son avantage, Gymnaste descendit de cheval, dégaina son épée et chargea à grands coups sur les plus huppés, et se ruant sur eux les entassa en paquets de blessés, navrés et meurtris, sans que nuls ne puissent lui résister. Ils étaient convaincus qu'il s'agissait-la d'un diable affamé, non seulement parce qu'il avait fait tant de merveilleuses voltiges, mais aussi à cause des propos que lui avait tenu Tripet en l'appelant {*pauvre diable*}, et à cause de cela, Tripet voulut traîtreusement lui fendre la cervelle de son épée à double tranchant.

Mais Gymnaste était bien armé et ne sentit que le poids du coup que lui donna Tripet. Alors, il se tourna soudainement et lanca un grand coup de pointe contre Tripet qui, au moment où il se protégeait la tête, lui taillait d'un coup l'estomac, le colon et la moitié du foi, ce qui le fit tomber par terre, et, tombant, rendit plus de quatre potées de soupe et l'âme mêlée dans sa soupe.

Ceci fait, Gymnaste se retira, considérant que dans des cas de hasards il ne faut jamais poursuivre sa chance trop loin, et que tout chevalier doit traiter sa bonne fortune avec modération, sans la molester ni la tourmenter. Alors, il remonta son cheval et lui donna l'éperon, tirant droit son chemin vers Le Vau Guyon, avec Prelinguand à son côté. »

Alors le résultat, observez-le. L'ennemie est en pleine deroute pare qu'il croit que Gymnase est soit possède ou qu'il est un véritable diable. C'est précisément de cette manière que Jeanne d'Arc a mis les Anglais en déroute a Orléans, en se tenant parfaitement assise sans bouger sur son cheval au lieu de suivre la norme militaire de la règle traditionnelle d'engagement. Alors les Anglais ont cru qu'elle était en train de les ensorceler. C'est une leçon importante parce que cela nous donne une manière d'intérioriser ce que pense l'ennemi et d'agir sur ses présomptions sous-jacentes. Dans les deux cas de Jeanne d'Arc et de Gymnaste, l'idée c'est qu'ils ont découvert une manière de flanquer l'ennemi avec succès en découvrant leur faiblesses. Autrement dit, si l'opinion publique juge que quelqu'un qui fait des choses extraordinaires est soit une sorcière ou un diable, alors vous pouvez utiliser ce flanc faible parce que le comportement psychologique commun peut être contrôlé et manipulé à volonté. D'ailleurs c'est tout à fait de cette manière que vos dirigeants politiques utilisent la sophistique pour endormir la population. Alors c'est comme cela que vous pouvez vaincre contre votre ennemi.

Or ceci est une belle leçon qui montre comment faire des interventions publiques a l'aide de Rabelais. Je vous ferai remarquer que certaines des meilleures interventions du LYM que j'ai vu ont été celles de Pedro Rubio en Colombie ou il a non seulement montré personnellement au prétendant a la couronne d'Espagne ce qu'il faut faire pour relancer l'économie, mais il a aussi coincé et humilié l'ex-président d'Espagne, sur le meme terrain de l'économie. Mais l'ironie Rabelaisienne la plus réussie fut celle d'annoncer officiellement pour sa campagne electorale comme conseiller à la ville de Bogota qu'il allait etre accompagné par Solon d'Athènes. Alors il surpris tout le monde en montrant la nécessité de voter pour un homme qui était mort depuis plus de 2,500 ans. Par ailleurs, Pedro m'a confie qu'il y avait en Colombie des politiciens qui étaient intellectuellement et moralement mort depuis 10,000 ans ! Alors Solon avait de bonnes chances. Voilà une belle ironie Rabelaisienne qui a réussie à dérouter complètement nos ennemis politiques en Colombie !

2. LA PAIX DE PICROCHOLE COMME BASE DE LA PAIX DE WESTPHALIE.

Lecture :

« **LIVRE PREMIER, CHAPITRE 50 : {*La Harangue que fit Gargantua aux vaincus.*}**

« Nos pères, nos aïeux et nos ancêtres ont depuis toujours été d'une nature et d'une disposition telles qu'en guise de commémoration des triomphes et des victoires qu'ils ont mérité à la suite des batailles qu'ils ont du livrer, ont toujours préféré élever des monuments dans les cœurs des vaincus, en leur démontrant leur clémence, plutôt qu'en érigeant des trophées en forme d'architecture sur les territoires qu'ils avaient eux-mêmes conquis : car ils estimaient davantage la reconnaissance vivante des hommes gagnés à leur libéralité plutôt que des inscriptions muettes sur des arches, des colonnes et des pyramides qui sont toujours sujettes aux calamités de l'air et à l'envie d'un chacun.

« Vous vous souviendrez, sans doute, de la mansuétude qu'ils eurent à l'endroit des Bretons le jour de Saint-Aubin-du-Cormier et au moment de la démolition des remparts de Parthenay. Vous avez entendu, et en entendant vous aviez admiré le généreux traitement qu'il rendirent aux barbares d'Espagne qui avaient pillé, dépeuplé et saccagé les frontières maritimes d'Olonne et de Thalmondais.

« Tout le ciel avait été rempli de louanges et de félicitations lorsque vos pères et vous-mêmes aviez accordées au roi de Canarre, Alpharbal, non satisfait de sa propre fortune, avait envahi furieusement le pays de l'Aunis, pratiquant la piraterie par toutes les Iles Armoriques et les cotes avoisinantes. Il avait été pris et vaincu par mon père au cours d'une juste bataille navale, que Dieu le garde et le protège. Mais qu'avons-nous vu ? Tandis que les autres rois et empereurs, meme ceux qui se font nommer catholiques, l'eussent traité misérablement, emprisonné durement, et exigeant une rançon exagère pour sa liberté, mon père l'a traité courtoisement et à l'amiable et le logea auprès de lui-meme dans son palais. Et d'une maniere généreuse incroyable, le renvoya avec des sauf-conduits, chargé de dons, chargé de grâces et chargé de tous les marques d'amitié. Et quel en fut le résultat? Lorsqu'il revint dans ses terres, il fit rassembler tous les princes et les états de son royaume et leur exposa l'humanité qu'il avait connue avec nous et leur pria de délibérer de maniere à ce que le monde entier prenne exemple sur la façon dont nous avons acquis en nous une gracieuseté honnête et déposée en eux une honnêteté gracieuse. Sur ce, ils avaient décrété, par consentement unanime, qu'ils nous offriraient toutes leurs terres, leurs domaines et royaume, pour en disposer selon notre discrétion.

« Alors, Alpharbal, revint en personne, avec neuf mille trente-huit grands navires de transport, comprenant non seulement les trésors de sa maison et de sa

lignée royale, mais aussi ceux de presque tout le pays ; car, au moment où il s'embarquait pour mettre la voile dans la direction du vent d'Ouest nord-est, tous parmi la foule lancèrent à bord de l'or, de l'argent, des bagues, des bijoux, des épices, des drogues et des parfums aromatiques, des perroquets, des pélicans, des guenons, des civettes, des genettes, et même des porcs-épics. Si quelqu'un n'avait pas jeté dedans quelque chose d'extraordinaire, il était considéré comme le mauvais fils d'une bonne mère.

« Lorsque Alpharbal arriva, il voulut baiser les pieds de mon père ; mais cet acte fut considéré indigne et ne fut pas toléré. Alors ils s'embrassèrent amicalement et le roi offrit ses présents qui ne furent pas acceptés parce qu'ils étaient trop considérables. Ensuite, il s'offrit lui-même avec sa postérité volontairement comme serviteur et vassal ; ce qui ne fut pas acceptable, ni équitable. Mais en vertu de ces décrets d'état, il donna alors ses terres et ses royaumes, offrant la transaction et le transport, signés, scellés et ratifiés par tous ceux qui étaient concernés. Mais ceci fut également refusé et les contrats furent jetés au feu.

« A la fin, lorsqu'il vit la franche générosité et la simplicité des Canariens, mon père commença à se lamenter et à pleurer copieusement. Choissant des mots exquis et des sentences congruentes de manière à minimiser l'importance du bon procédé qu'il avait utilisé à leur endroit, mon père leur dit que la bonne action qu'il leur avait rendue ne valait pas plus qu'un bouton et que s'il les avait traités avec quelque bonté, c'était tout au plus ce qu'il fallait faire. Mais Alpharbal argumentait de plus belle.

« Maintenant, voyons ce qu'en fut l'issue. Alors que pour sa rançon, considérée à son prix le plus élevé, nous eussions pu tyranniquement exiger deux millions trois cent mille écus et retenir en otages ses enfants aînés (ce que fit Charles Quint à l'endroit des fils de François Premier). Ses fils s'étaient déjà fait volontairement tributaires perpétuels et nous avaient déjà promis de nous livrer, pour chacun d'eux, la somme annuelle de deux millions d'écus évalués à vingt-quatre carats d'or raffiné la pièce.

« Or, ils nous ont déjà payé la première année. Pour la deuxième année, ils payèrent volontairement deux millions trois cents mille écus ; à la troisième année, deux millions six cents mille ; à la quatrième, trois millions ; et ainsi de suite accroissant volontairement le montant à chaque année si bien qu'il fallut bientôt les contraindre à ne plus rien nous apporter. *{Voilà la nature de la gratuite ; car le temps, qui toute chose ronge et diminue, augmente et accroît les bienfaits, parce qu'une bonne action libéralement faite à un homme de raison croît continuellement par ses nobles pensées et ses souvenirs.}*

« Ne voulant donc aucunement déroger à la générosité héréditaire de mes parents, je vous absous tous et je vous libère de toute obligation et je vous rends aussi libres et indépendants qu'auparavant. De plus, aussitôt que vous sortirez de nos portes, chacun d'entre vous recevra trois mois de salaire gratuit afin que vous

puissiez vous retirer dans vos maisons et vos familles et vous serez escortés sains et saufs par six cents hommes en armes et huit mille fantassins sous les ordres de mon écuyer, Alexandre, afin que vous ne soyez pas outragés par les paysans. Que Dieu vous garde ! } »

[...]

Cette lecture du Premier Livre, Chapitre 50 reflète tout à fait la { *charité du sage* } de Leibniz ou le principe de { *l'avantage de l'autre* } de la Paix de Westphalie de Mazarin. Des son jeune age, Gargantua portait un médaillon sur lequel il était inscrit a la mémoire de St Paul: « *La Charite ne recherche pas son propre avantage* }. Ce qui veut dire que la Charite recherche { *l'avantage de l'autre* }. Ce texte de Rabelais est assez extraordinaire parce qu'il rétablit une pratique économique perdue de son temps et qui remonte à Charlemagne. Alors la { *Harangue que fit Gargantua aux vaincus* }, au Chapitre 50, c'est un discours sur l'économie du don, c'est-à-dire sur la gratuité économique comme principe de paix et de progrès. Et je vous rappelle que c'est aussi l'idée qui est à la base de l'économie Riemannienne de LaRouche. Autrement dit, la nouvelle économie préconisée pour le grand projet du Pont Eurasiatique, par exemple, n'est aucunement une économie basée sur le profit mais plutôt basée sur le progrès. Et vous voyez aujourd'hui à quel point cette idée de la charité du sage a pu faire son chemin depuis 1989 lorsque Helga en proposa l'idée avec son triangle productif. Et { *le progrès c'est gratuit !* } C'est pourquoi Lyn considère la paix en Asie du sud-ouest comme une seconde Paix de Westphalie.

EXEMPLE DE BENJAMIN FRANKLIN ET DE SA DETTE ENVERS LA France.

"A, a stranger to B, sees him about to be imprisoned for a debt by a merciless creditor; he lends him the sum necessary to preserve his liberty. B then becomes the debtor of A, and after some time repays the money. Has he then discharged the obligation? No. He has discharged the money debt, but the obligation remains, and he is a debtor for the kindness of A in lending him the sum so seasonably. If B should afterwards find A in the same circumstances that he B, had been in when A lent the money, he may then discharge this obligation or debt of kindness, {in part}, by lending him an equal sum. {In part}, I said, and not {wholly}, because when A lent B the money there had been no prior benefit received to induce him to it. And therefore if A should, a second time, need the same assistance, I thought B, if in his power, was in duty bound to afford it to him."(23)

4. RABELAIS ET LA TETRADE PYHTAGORICIENNE.

Now, 475 years ago, Francois Rabelais (1494-1553) had made that same discovery. That is where I first learnt it. And Rabelais said that you could discover this by following the *{psychogony of Plato}*. And, by *{psychogony}*, he meant the science of the origin and of the functional development of the mind. Rabelais formulated this science of psychogony in a sort of prophecy, which said: “*{Destiny leads the willing, but the unwilling drags.}*” Now, to me, this sounds a lot like the responsibility that the LYM has vis-à-vis the world of the Baby-boomers today. It means that the willing is destined to win and the unwilling is destined to be dragged along whether he likes it or not? But, there is possibly another meaning here. Maybe Rabelais is converting to Calvinism, to the reformist notion of predestination? How can you recognize if the changes are coherent with those of economic forecasting or with predestination?

“LIVRE PREMIER, CHAPITRE 34 : *{Comment Gargantua laissa la ville de Paris pour secourir son pays, et comment Gymnaste rencontra les ennemis.}*”

A cette même heure, Gargantua qui avait quitté Paris immédiatement après avoir lu les lettres de son père, avait déjà passé le pont des Sœurs et monta sur sa grande jument ; et avec lui se trouvaient Ponocrates, Gymnaste et Eudemon qui avaient pris des chevaux de poste à bride abattue pour le suivre. Le reste de son train venait à journées normales, amenant tous ses livres et ses instruments philosophiques.

Quand il arriva à Parilly (près de Chinon), il fut averti par le fermier Gouget que Picrochole s’était fortifié à La Roche Clermaud et qu’il avait envoyé le capitaine Tripet pour assaillir le bois de Vede et de Vaugaudry avec une grande armée et qu’ils avaient éliminé toutes les poules jusqu’au pressoir Billard, et que c’était chose étrange et difficile à croire à quel point tous commettaient des outrages partout le pays. Ces rapports avaient tant alarmé Gargantua qu’il ne savait que dire ou que faire. C’est alors que Ponocrates suggéra d’aller chez le seigneur de Vauguyon, qui de tout temps avait été leur ami et confédéré, et qu’ils auraient de lui un meilleur avis de tout ce qui se passe. Son avis était que Gargantua envoya un de ses hommes faire la reconnaissance du pays afin de découvrir en quel état se trouvait l’ennemi, afin qu’ils puissent faire des plans basés sur une évaluation du terrain. Gymnaste proposa d’y aller seul ; mais il fut conclut qu’il vaudrait mieux qu’il amena avec lui quelqu’un qui connaisse les voies et détours ainsi que les rivières des environs.

Alors l’écuyer de Vauguyon, Prelinguand, partit avec lui, et sans bruit ils se mirent à espionner de tout côté. Entre-temps, Gargantua se rafraîchit et pris quelque repos avec ses gens, fit donner à sa jument un picotin d’avoine ; c’est-à-dire soixante quatorze muids et trois boisseaux.

Gymnaste et son compagnon chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils rencontrassent les ennemis tous éparpillés et en désordre, pillageant et dérochant tout sur leur passage. Alors, au premier aperçu dans la distance, ils accoururent vers lui pour le dérober. Mais les voyant venir, Gymnaste leur dit :

« Messieurs, je suis un pauvre diable : je vous en prie, ayez pitié de moi. J'ai encore quelques écus : nous les boirons ensemble car c'est un {*aurum potabile*} (or potable), et ce cheval-ci sera vendu pour payer ma bienvenue. Ensuite, engagez-moi comme un des vôtres, car jamais homme ne sut mieux attraper, larder, rôtir et apprêter, voire par Dieu, démembrer et gourmander une poule que moi-même. Et maintenant, pour payer ma bienvenue, je bois à votre santé, bons compagnons. »

Alors il découvrit sa gourde et, sans même mettre le nez dedans, il en prit une bonne gorgée. Les maroufles le regardaient, en ouvrant la gueule béante comme un pied et tirant la langue comme des lévriers, en attente de boire après lui, mais sur ce point, le capitaine Tripet accourut voir ce qui se passait.

Alors Gymnaste lui offrit sa gourde en disant :

« Tenez, capitaine, buvez-en bien hardiment, j'en ai fait l'essai, c'est du vin de La Faye Monjau.

- « Quoi, » dit Tripet, « ce paysan se moque de nous ! Qui es-tu ? »
- « Je suis un pauvre diable, » dit Gymnaste.
- « Ha ! » Dit Tripet, « puisque tu es un pauvre diable, tu peux passer ton chemin sans payer d'impôts, mais ce n'est pas coutume de voir des pauvres diables avec une aussi belle monture. En conséquence, Monsieur le diable, descendez et laissez-moi votre cheval de charge. Et s'il ne me porte pas bien, alors vous, Maître diable, vous me porterez, car j'aime bien l'idée qu'un diable comme vous m'emporte. »

« LIVRE PREMIER, CHAPITRE 35 : { *Comment Gymnaste souplement tua le capitaine Tripet et autres gens de Picrochole.* }

Ces mots entendus, plusieurs d'entre eux commencèrent à s'effrayer et se signaient de toutes les mains, pensant que c'était un diable déguisé. Et quelqu'un parmi eux, nommé Bon Jean, capitaine des Franc Topins, tira ses heures de sa braguette et cria assez hault :

« {*Agios ho Theos*} (Dieu est saint) Si tu es de Dieu, alors parle! Si tu es de l'Autre, alors va-t'en d'ici ! »

Et il ne s'en allait pas. Alors plusieurs entendirent cela et se départirent de la compagnie ; ce que Gymnaste avait bien noté et considéré.

Voilà pourquoi il fit semblant de descendre de cheval, et, s'étant posé du côté où l'on monte, il fit souplement le tour de l'étrier, avec sa courte épée à son côté, et, passant en dessous de son cheval, se lança en l'air pour retomber les deux pieds sur la selle, le cul tourné vers la tête du cheval en disant : « Mon cas va à rebours. »

Ainsi, depuis la position où il se trouva, il fit la gambade sur un seul pied dans la direction gauche et réussit à retrouver la juste position de son assiette sans ne rien varier. En voyant cela, Tripet dit : « Ha ! Je ne ferai pas ce truc à ce moment-ci et pour cause. »

- « Bien ! » Dit Gymnaste, « j'ai manqué mon coup ! Je vais maintenant défaire mon saut. »

C'est alors qu'avec une grande force et agilité, il se fit tourner de la même façon qu'avant, mais par une gambade par la droite. Ceci fait, il mit le pouce de la main droite sur l'arçon de la selle et éleva tout son corps en l'air, se soutenant tout le corps uniquement sur le muscle et le nerf de son pouce, et ainsi il fit trois pirouettes. A la quatrième fois, il renversa tout son corps sans ne rien toucher, puis se dressant entre les deux oreilles du cheval, tout en maintenant son corps rigide, il s'éleva sur le pouce de la main gauche et de cette position fit le tour du moulinet ; et alors il frappa au milieu de la selle du plat de la main droite, se donnant ainsi un tel branle qu'il se rassit sur la croupe, comme font les demoiselles.

Alors, ceci fait, il passa la jambe droite par-dessus la selle de la façon la plus aisée et se mit en état de chevaucher sur la croupe.

« Mais, se dit-il en lui-même, il vaudrait mieux que je me mette entre les arçons. »

Alors, se supportant sur la croupe devant lui en poussant les pouces de ses deux mains, il fit un saut en arrière en se renversant en l'air cul sur tête, pour se retrouver solidement entre les arçons. Puis d'un soubresaut se leva tout le corps en l'air, en se tenant les pieds joints entre les arçons, il tournoya plus de cent fois les bras étendus en croix, et criant d'une forte voix :

« ***J'enrage, diables, j'enrage, j'enrage ! Tenez-moi, diables, tenez-moi, tenez !*** »

Alors qu'il voltigeait ainsi, les maroufles tous ébahis se disaient les uns les autres : « Par la Mère de Dieu, c'est un lutin ou un diable qui s'est déguisé. {***Ab hostile maligno, libera nos, Domine***} (Seigneur délivrez-nous de l'ennemi malin.) Ainsi ils prirent la fuite en toute vitesse, se tournant en arrière comme fait un chien qui emporte un poulet.

Alors, voyant son avantage, Gymnaste descendit de cheval, dégaina son épée et chargea à grands coups sur les plus huppés, et se ruant sur eux à grands coups, les entassant en paquets de blessés, navrés et meurtris, sans que nuls ne puissent lui résister. Ils étaient convaincus qu'il s'agissait-la d'un diable affamé, non seulement parce qu'il

avait fait tant de merveilleuses voltiges, mais aussi à cause des propos que lui avait tenus Tripet en l'appelant *{pauvre diable}*, et à cause de cela, Tripet voulut traîtreusement lui fendre la cervelle de son épée à double tranchant.

Mais Gymnaste était bien armé et ne sentit que le poids du coup que lui donna Tripet. Alors, il se tourna soudainement et lanca un grand coup de pointe contre Tripet qui, au moment où il se protégeait la tête, lui taillait d'un coup l'estomac, le colon et la moitié du foie, ce qui le fit tomber par terre, et, tombant, rendit plus de quatre potées de soupe et l'âme mêlée dans sa soupe.

Ceci fait, Gymnaste se retira, considérant que dans des cas de hasards il ne faut jamais poursuivre sa chance trop loin, et que tout chevalier doit traiter sa bonne fortune avec modération, sans la molester ni la tourmenter. Alors, il remonta son cheval et lui donna l'éperon, tirant droit son chemin vers Le Vau Guyon, avec Prelinguand à son côté. »

“LIVRE PREMIER, CHAPITRE 34 : *{Comment Gargantua laissa la ville de Paris pour secourir son pays, et comment Gymnaste rencontra les ennemis.}*”

A cette même heure, Gargantua qui avait quitté Paris immédiatement après avoir lu les lettres de son père, avait déjà passé le pont des Sœurs et monta sur sa grande jument ; et avec lui se trouvaient Ponocrates, Gymnaste et Eudemon qui avaient pris des chevaux de poste à bride abattue pour le suivre. Le reste de son train venait à journées normales, amenant tous ses livres et ses instruments philosophiques.

Quand il arriva à Parilly (près de Chinon), il fut averti par le fermier Gouget que Picrochole s'était fortifié à La Roche Clermaud et qu'il avait envoyé le capitaine Tripet pour assaillir le bois de Vede et de Vaugaudry avec une grande armée et qu'ils avaient éliminé toutes les poules jusqu'au pressoir Billard, et que c'était chose étrange et difficile à croire à quel point tous commettaient des outrages partout le pays. Ces rapports avaient tant alarmé Gargantua qu'il ne savait que dire ou que faire. C'est alors que Ponocrates suggéra d'aller chez le seigneur de Vauguyon, qui de tout temps avait été leur ami et confédéré, et qu'ils auraient de lui un meilleur avis de tout ce qui se passe. Son avis était que Gargantua envoya un de ses hommes faire la reconnaissance du pays afin de découvrir en quel état se trouvait l'ennemi, afin qu'ils puissent faire des plans basés sur une évaluation du terrain. Gymnaste proposa d'y aller seul ; mais il fut conclut qu'il vaudrait mieux qu'il amina avec lui quelqu'un qui connaisse les voies et détours ainsi que les rivières des environs.

Alors l'écuyer de Vauguyon, Prelinguand, partit avec lui, et sans bruit ils se mirent à espionner de tout côté. Entre-temps, Gargantua se rafraîchit et pris quelque repos avec ses gens, fit donner à sa jument un picotin d'avoine ; c'est-à-dire soixante quatorze muids et trois boisseaux.

Gymnaste et son compagnon chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils rencontrassent les ennemis tous éparpillés et en désordre, pillageant et dérochant tout sur leur passage. Alors, au premier aperçu dans la distance, ils accoururent vers lui pour le dérober. Mais les voyant venir, Gymnaste leur dit :

« Messieurs, je suis un pauvre diable : je vous en prie, ayez pitié de moi. J'ai encore quelques écus : nous les boirons ensemble car c'est un {*aurum potabile*} (or potable), et ce cheval-ci sera vendu pour payer ma bienvenue. Ensuite, engagez-moi comme un des vôtres, car jamais homme ne sut mieux attraper, larder, rôtir et apprêter, voire par Dieu, démembrer et gourmander une poule que moi-même. Et maintenant, pour payer ma bienvenue, je bois à votre santé, bons compagnons. »

Alors il découvrit sa gourde et, sans même mettre le nez dedans, il en prit une bonne gorgée. Les maroufles le regardaient, en ouvrant la gueule béante comme un pied et tirant la langue comme des lévriers, en attente de boire après lui, mais sur ce point, le capitaine Tripet accourut voir ce qui se passait.

Alors Gymnaste lui offrit sa gourde en disant :

« Tenez, capitaine, buvez-en bien hardiment, j'en ai fait l'essai, c'est du vin de La Faye Monjau.

- « Quoi, » dit Tripet, « ce paysan se moque de nous ! Qui es-tu ? »
- « Je suis un pauvre diable, » dit Gymnaste.
- « Ha ! » Dit Tripet, « puisque tu es un pauvre diable, tu peux passer ton chemin sans payer d'impôts, mais ce n'est pas coutume de voir des pauvres diables avec une aussi belle monture. En conséquence, Monsieur le diable, descendez et laissez-moi votre cheval de charge. Et s'il ne me porte pas bien, alors vous, Maître diable, vous me porterez, car j'aime bien l'idée qu'un diable comme vous m'emporte. »

« LIVRE PREMIER, CHAPITRE 35 : { *Comment Gymnaste souplement tua le capitaine Tripet et autres gens de Picrochole.* }

Ces mots entendus, plusieurs d'entre eux commencèrent à s'effrayer et se signaient de toutes les mains, pensant que c'était un diable déguisé. Et quelqu'un parmi eux, nommé Bon Jean, capitaine des Franc Topins, tira ses heures de sa braguette et cria assez hault :

« {*Agios ho Theos*} (Dieu est saint) Si tu es de Dieu, alors parle! Si tu es de l'Autre, alors va-t'en d'ici ! »

Et il ne s'en allait pas. Alors plusieurs entendirent cela et se départirent de la compagnie ; ce que Gymnaste avait bien noté et considéré.

Voilà pourquoi il fit semblant de descendre de cheval, et, s'étant posé du côté où l'on monte, il fit souplement le tour de l'étrier, avec sa courte épée à son côté, et, passant en dessous de son cheval, se lança en l'air pour retomber les deux pieds sur la selle, le cul tourné vers la tête du cheval en disant : « Mon cas va à rebours. »

Ainsi, depuis la position où il se trouva, il fit la gambade sur un seul pied dans la direction gauche et réussit à retrouver la juste position de son assiette sans ne rien varier. En voyant cela, Triplet dit : « Ha ! Je ne ferai pas ce truc à ce moment-ci et pour cause. »

- « Bien ! » Dit Gymnaste, « j'ai manqué mon coup ! Je vais maintenant défaire mon saut. »

C'est alors qu'avec une grande force et agilité, il se fit tourner de la même façon qu'avant, mais par une gambade par la droite. Ceci fait, il mit le pouce de la main droite sur l'arçon de la selle et éleva tout son corps en l'air, se soutenant tout le corps uniquement sur le muscle et le nerf de son pouce, et ainsi il fit trois pirouettes. A la quatrième fois, il renversa tout son corps sans ne rien toucher, puis se dressant entre les deux oreilles du cheval, tout en maintenant son corps rigide, il s'éleva sur le pouce de la main gauche et de cette position fit le tour du moulinet ; et alors il frappa au milieu de la selle du plat de la main droite, se donnant ainsi un tel branle qu'il se rassit sur la croupe, comme font les demoiselles.

Alors, ceci fait, il passa la jambe droite par-dessus la selle de la façon la plus aisée et se mit en état de chevaucher sur la croupe.

« Mais, se dit-il en lui-même, il vaudrait mieux que je me mette entre les arçons. »

Alors, se supportant sur la croupe devant lui en poussant les pouces de ses deux mains, il fit un saut en arrière en se renversant en l'air cul sur tête, pour se retrouver solidement entre les arçons. Puis d'un soubresaut se leva tout le corps en l'air, en se tenant les pieds joints entre les arçons, il tournoya plus de cent fois les bras étendus en croix, et criant d'une forte voix :

« *{ J'enrage, diables, j'enrage, j'enrage ! Tenez-moi, diables, tenez-moi, tenez ! }* »

Alors qu'il voltigeait ainsi, les marouffles tous ébahis se disaient les uns les autres : « Par la Mère de Dieu, c'est un lutin ou un diable qui s'est déguisé. *{ Ab hostile maligno, libera nos, Domine }* (Seigneur délivrez-nous de l'ennemi malin.) Ainsi ils prirent la fuite en toute vitesse, se tournant en arrière comme fait un chien qui emporte un poulet.

Alors, voyant son avantage, Gymnaste descendit de cheval, dégaina son épée et chargea à grands coups sur les plus huppés, et se ruant sur eux à grands coups, les entassant en paquets de blessés, navrés et meurtris, sans que nuls ne puissent lui résister. Ils étaient convaincus qu'il s'agissait-la d'un diable affamé, non seulement parce qu'il avait fait tant de merveilleuses voltiges, mais aussi à cause des propos que lui avait tenus

Tripet en l'appelant {*pauvre diable*}, et à cause de cela, Tripet voulut traîtreusement lui fendre la cervelle de son épée à double tranchant.

Mais Gymnaste était bien armé et ne sentit que le poids du coup que lui donna Tripet. Alors, il se tourna soudainement et lanca un grand coup de pointe contre Tripet qui, au moment où il se protégeait la tête, lui taillait d'un coup l'estomac, le colon et la moitié du foi, ce qui le fit tomber par terre, et, tombant, rendit plus de quatre potées de soupe et l'âme mêlée dans sa soupe.

Ceci fait, Gymnaste se retira, considérant que dans des cas de hasards il ne faut jamais poursuivre sa chance trop loin, et que tout chevalier doit traiter sa bonne fortune avec modération, sans la molester ni la tourmenter. Alors, il remonta son cheval et lui donna l'éperon, tirant droit son chemin vers Le Vau Guyon, avec Prelinguand à son côté. »

THE RABELAISIAN METHOD OF AXIOM BUSTING

[14. Bogotá LYM class: Wednesday March 28, 2007.]

1- AXIOMATIC CHANGE OR THE THREE FACES OF DISCOVERY

I'm going to start today with a lot of questions, and I don't know if I am going to be able to cover them all. So, I hope you will help me as we go along. For example, is universal history like a great river, which flows and changes all the time in unpredictable directions or is its course changing in foreseeable and knowable ways? If the course of human history is predictable, is it in a form of predestination or in some other fashion? Also, how is the universe changing? In other words, if what Heraclites said is true, that you couldn't swim in the same river twice, then how can one forecast its principle of change? If you say that everything changes except change itself. How do you know that? What if we concentrate on the nature of change itself? How can we do that? LaRouche gave us means to do that in exactly the same way that Leibniz did. He said you can make economic forecasting, not prediction, by "*{hammering your personality}*" into changing your own axioms, postulates, and definitions. In other words, what we have to rediscover is the principle that Leibniz called the *{principle of continuity}*, which is reflected in what I would call the psychophysical principle of change in the universe as a whole.

Now, 475 years ago, Francois Rabelais (1494-1553) had made that same discovery. That is where I first learnt it. And Rabelais said that you could discover this by following the *{psychogony of Plato}*. And, by *{psychogony}*, he meant the science of the origin and of the functional development of the mind. Rabelais formulated this science of psychogony in a sort of prophecy, which said: "*{Destiny leads the willing, but the unwilling drags.}*" Now, to me, this sounds a lot like the responsibility that the LYM has vis-à-vis the world of the Baby-boomers today. It means that the willing is destined to win and the unwilling is destined to be dragged along whether he likes it or not? But, there is possibly another meaning here. Maybe Rabelais is converting to Calvinism, to the reformist notion of predestination? How can you recognize if the changes are coherent with those of economic forecasting or with predestination?

When Lyndon LaRouche speaks of an infinitesimal singularity or discontinuity in universal history, this is what he is talking about; and, this is what you want to look for in history because a true discontinuity is like a paradox or an anomaly in the infinitesimally small. It always identifies an axiomatic change that is the passing from a lower to a higher geometry. It is those axiomatic changes that give you the directionality of history. That is what I am going to show you with Rabelais today. But first, let me show you the three faces of an axiomatic change, so that we are clear on what we are talking about: PERPLEXITY, WONDER, AND

LAUGHTER. Look at Figure 1 and examine the three faces of an axiomatic change on the cover of my geometry book for children, {*Lanternland*} that I wrote back in 2001. For further reading, I also refer you to my article on {*What Does It Mean To Be Rabelaisian?*}, and the article of Francois Calentier, {*Are You Gargantuesque?*}, Fidelio Magazine issue of Winter 2000.



Figure 1. The Three Faces of Discovery

In a way, these are the three shadow expressions of the sublime that the human mind goes through in a discovery of universal physical principle. In classical Greek theater, these different emotions were represented by different masks, which came to symbolize, through the deformity of time, tragedy and comedy. But, that is a wrong way to look at those masks. In reality, such masks represented different moments of the sublime, that is, perplexity, awe, and laughter. Note that between the two extremes, perplexity and laughter (Figure 1.), there is an inversion, which expresses the unique ambiguous characteristic of the sublime as an axiomatic change. That is the key. This means that, in an organizing situation, whenever a sign of distress and perplexity does not turn to laughter and joy, you have a tragedy. On the other hand, whenever a sign of distress and perplexity turns to laughter or joy, then you have a sublime moment or irony; that is to say, a tragic moment in which the actors on the stage of history laugh at themselves. That is what a true comedy is. From that vantage point, tragedy and comedy are not opposed genres. They are both derivatives of the sublime as a higher species. This, in essence, is also the way things change axiomatically on the stage of history; and when a necessary change does not occur, humanity is plagued with tragedies, as exemplified by the great tragedies of Aeschylus, Shakespeare, and Schiller. Now, while you are thinking about that, let's investigate Rabelais's statement from that standpoint.

2- {*DESTINY LEADS THE WILLING, AND THE UNWILLING DRAGS.*}

This statement is found in Book Five, the last book that Rabelais wrote about the final expedition of Pantagruel, Panurge, and Friar John to the Island of Lanternland. I refer you to Chapters 32 to 48 of that volume most emphatically. Whenever I think of Rabelais, I think of this prophecy that Pantagruel discovered engraved at the entrance of the Temple of the Holy Bottle on the Island of Lanternland, just after Panurge made his axiomatic breakthrough at the register shift of the Pythagorean Tetrad. Though Panurge was a total coward, like Sancho Pansa, it took several years and many tragic adventures before Pantagruel and Friar John succeeded in having Panurge make the giant step of breaking through his fears and his cynicism. Panurge was a typical cynical Baby Boomer.

However, Rabelais treated the question of destiny very much like the other great American Rabelaisian philosopher, Yogi Berra, who once said: *{When you come to a fork in the road, don't hesitate one minute: TAKE IT!}* We are at such a turning point in history today, just as Rabelais was during his own lifetime; and, like he did, it is our duty to take that great challenge which calls for an axiomatic change in every one of us. The problem is that most of the Baby Boomers who are running our society today have no idea what to do when they come to such a historical fork in the road. They don't know what to do because such a moment demands that they *{abandon the known for the unknown}*. As LaRouche has emphasized so many times, Baby Boomers only wish to cling to what they already know and want to make changes only under conditions that it does not disturb *{their comfort zone}*. As you all well know in your own organizing, Baby Boomers have a total fear of axiomatic changes. So, I think Rabelais can help us in our political task of changing those Baby Boomers.

On the other hand, the new generation of youth, those between 18 and 35 years of age, has to face the *{unknown}*. As a youth, today, you have to learn to navigate the uncharted waters of the future, while the Boomers like to peddle back to their nostalgic past. This is what Rabelais was also faced with, when he wrote his famous five books on the extraordinary stories of Gargantua and Pantagruel. The axiomatic change he was faced with was very much like what we face today: either go into a dark age with the old feudal regime, or create a Renaissance. So, let's look at that fork in the road that Rabelais took 475 years ago, and see what he did with it.

In 1532, after his protector and personal friend, king Francois I, had been forced by the Habsburg Emperor to accept the 1529 Franco-Spanish peace of Cambrai, which was a piece of shit, une grosse merde, Francois Rabelais published his first book, *{Pantagruel}* at the same time that the Toulouse professor, Jean de Cahors, was accused of heresy and was burnt at the stake for having criticized the clergy. Rabelais did not feel safe at all and had Pantagruel declare: *{Better to laugh,*

than to end up roasted like grilled herrings.}” Rabelais also realized that the Protestant reform of Luther (1483-1546) was not going to be a solution either. Though he was very critical of the Catholic Church, Rabelais refused to join the ranks of the Protestant reformists and decided to confront the excesses of the Church of Rome by constantly holding up the banner of truth rather than debate matters of doctrine. He was a priest and a physician by profession, so his role was to cure people of all sorts of diseases, not to create new diseases. His axiomatic weapon against the abuses of the Catholic Church was the most powerful weapon of all: laughter. And, with that weapon of laughter, Rabelais developed the art of axiom busting, that is, the art of turning little people into giants. As a doctor, he knew that if people could laugh at their own stupidity, they could be cured. But the first step was to get people to become perplexed. This was the role of giants.

In fact, the role of giants, as Rabelais saw it, was to muster the courage to attack the corruption and tyranny of unjust institutions, as well as to go after the ignorance and banality of the common people who believed in such institutions. The little people did not dare criticize the Church, for example, but giants were courageous enough. The world has not changed that much since then: has it? We still have to do the same job, today. So, Rabelais attacked mercilessly those institutions, Church as well as Education institutions. He hated lies and banalities and was always totally outrageous with confronting people with the truth. That was his method. This was Rabelais’ way of restoring the role of Prometheus, and his giants were very much like Cervantes’s Don Quichote.

In order to illustrate Rabelais’ method of axiom busting, I have chosen for you two examples. The first is the case of how Gymnaste confronted the enemy in the *{First Book}*, and the second is the case of the Pythagorean approach to the fallacies of the Oracle of Delphi in the Lanternland section of the *{Fifth Book}*.

Just to briefly situate you with his works, Rabelais has written five books, which can be summed up in a single intention: the quest for truth and humanist knowledge. The First Book is on the education of the giant Gargantua, the Second Book is on the education of his son, the giant Pantagruel, the Third Book is about the adventures of Panurge, a mischievous and cowardly sort of Sancho Pansa, the Fourth Book is about the travels of Pantagruel, Panurge and Friar John in search for the Oracle of the Holy Bottle, and the Fifth Book is on the discovery of the Oracle in Lanternland, where Panurge finally gets the answer he was seeking all along and had traveled so long to obtain. His question was “will I ever get married?” A very serious question, indeed, and the answer of the Oracle was: “TRINK”, that is to say, “drink”, to the source of truth and knowledge. A very appropriate answer, indeed! Now, let’s look at Gymnaste.

3- GYMNASTE AND THE RABELAISIAN FLANK

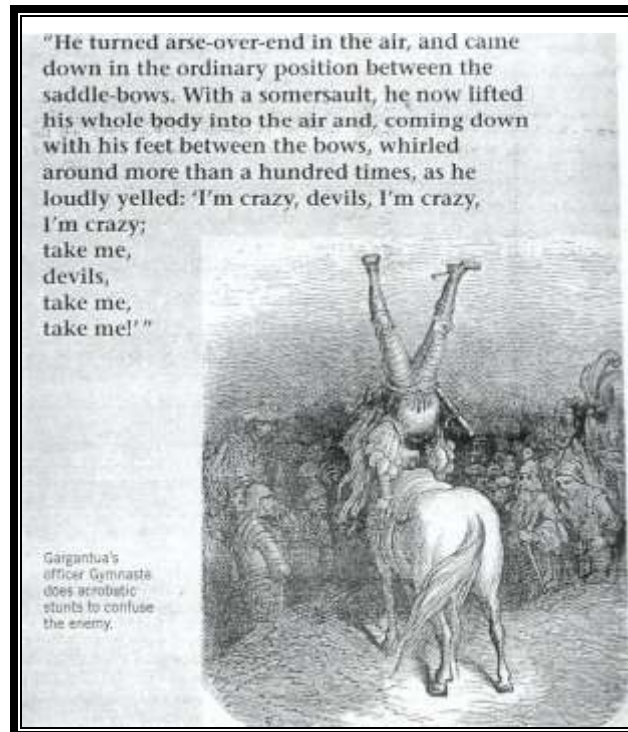


Figure 2. How Gymnaste Met the Enemy.

What I am now going to go through is what I consider the most important Rabelaisian flank to use against an enemy. Think of the Rabelaisian giant as an unbounded and unhinged masterful Promethean man. A good example of his axiom busting method is represented by the case of the Gargantua officer, Gymnaste, in the First Book, Chapter 34: *{How Gymnaste met the enemy}* and Chapter 35: *{How Gymnaste neatly killed Captain Tripet and others of Picrochole's men}*. Consider how Gymnaste confronts the enemy in the same way that Jeanne d'Arc confronted and routed the English Army at Orleans. Gymnaste goes through a whole series of acrobatics while Jeanne d'Arc stood absolutely still on her horse. This is the essence of psychological warfare. This is also the manner in which the LYM have recently confronted Al Gore in Montreal. [See Morning Briefing, Sunday, March 25, in the Ops. Bulletin.] The trick is to build the momentum to a climax at which point the enemy is hit with full force with the truth and is not able to recover from his perplexity. After planting a seed in the mind of his enemy by saying "*{I am only a poor devil}{Je ne suis qu'un pauvre diable}*," Gymnaste went through his masterful acrobatics by making extraordinary summersaults on the back of his horse, and at the end of which he yelled in an extremely devilish loud voice:

“{I rage, devils, I rage, I rage! Hold me, devils, hold me, hold me!}”

“{J'enrage, diables, j'enrage, j'enrage! Tenez-moi, diables, tenez-moi, tenez !} »

So, as a result, the entire enemy army ran off in fear, thinking that Gymnaste was really possessed by the devil, just like the English thought that, by sitting still on her horse, and not following the traditional rule of engagement, Jeanne d'Arc was bewitching them outside of the walls of Orleans. This is an important lesson, because it gives you a direct insight into what LaRouche calls the discovery of an underlying assumption. In both cases of Jeanne d'Arc and of Gymnaste, the idea is that they have discovered a way to flank the enemy by having an insight and finding their underlying assumptions, their weakness. For example, if public opinion has it that someone who does extraordinary things, even impossible things, is a devil or a sorceress, then this weak flank can be exploited because their psychological behavior can be controlled and manipulated. That is how you can outsmart your enemy.

Similarly, every one of us has certain underlying assumptions that are used as excuses for doing or not doing something. I remember saying a number of times something like: ‘{I can't go out and organize today because I don't feel good.}’ I am sure this never happened to you. So you see, it is always good to have an insight into such behaviors and expose them for the fallacies that they are. This is the reason why rationalization is always something equivalent to covering up the truth as Panurge discovered in **Figure 3**.



Figure 3. Panurge discovering that an underlying assumption is always covered up.

4- RABELAIS AND THE SINGULARITY OF PYTHAGOREAN SPHAERICS

This aspect of Rabelais is very special and I fear that even some people inside our own organization might not want to see it published. You will soon understand why. Now, when Pantagruel, Panurge and Friar John arrived in Lanternland, they were greeted by Midnight-Oilers (Lanternois). These are people who stay up all night and feed themselves only with ideas that are generated from their lanterns, otherwise known as Pythagorean {*Sphaerics*}. Take Book Five, Chapter 36: {*Our Descent of the Tetradic Steps; and Panurge's fright*}. Here, Rabelais brings the reader into making a fundamental discovery of universal physical principle by using the Leibniz {*principle of continuity*} to discover the Pythagorean Tetradic degrees of knowledge. Now, make sure you don't get confused on this subject. We have discussed this principle before as a metaphor of an axiomatic change, when Leibniz had us pass from the ellipse to the parabola. Something similar to what LaRouche identified in Riemannian manifolds is going to happen here.

The Temple of the Holy Bottle, when properly understood as Plato's Cave, can only be reached through a spiral staircase that is constructed like a stereographic conical musical scale based on the Pythagorean degrees of the Tetrad, and in the complex middle of which, there is a crucial discontinuity, and of which you can find the conical illustration in LaRouche's {*So You Wish to Learn all About Economics*}, page 51-52 on thermodynamics. You can think of this downward process as a spiraling well-tempered solar system, or as a spiraling well-tempered musical system or as the progress of universal history as a whole. It is actually all three. In the three cases, the idea that Rabelais is reconstructing reflects the metric of how the different Pythagorean domains of ancient Egyptian {*Sphaerics*} reflected the universe as a whole, the Cosmos, as a four degree expanding and axiomatically changing continuous manifold. Now, the numbers that I am going to go through with you will appear as pure numerology, but they are not. That is just an illusion that Rabelais is playing with. They are metaphors for expressing different levels, or different changes in degrees of powers. Now, at this point, those of you who are afraid of numerology, better get out of the class right now!

In the Pythagorean Tetrad construction, one finds the principle of growth; the point is 1, the line is 2, the surface is 3, and the solid is 4. These are different dimensionalities and the passing from one level to the next requires a non-linear leap, a qualitative change, and an epistemological jump. This is what Satanists like Madame Blavatsky have twisted into mystical numerology mumbo-jumbo, but pay no attention to that nonsense. What Rabelais developed in *Chapter 36* is the actual Pythagorean Sphaerics ordering of the Tetrad ordering principle by means of a conical spiral action in such a way that you really don't know if he is joking or if he is serious until you have reconstructed the Tetrad-quadratic function for yourself. So, as LaRouche used to say: "{*Believe nothing that for which you cannot give yourself a constructive proof.*}" Just repeat the Rabelais construction after me and you will see what I mean.



Figure 4. Panurge jumping over the register shift of the Pythagorean Tetrad.

Book Five, Chapter 36: { *Our Descent of the Tetradic Steps; and Panurge's fright* }

{ Then we descended an underground marble staircase, and came to a landing. Turning to the left, we went down two other flights, and came to a similar landing. Then there were three more to the right, ending in a similar landing, and four to the left again.

{ How many flights have you counted? } asked our splendid Lantern.

'One, two, three, and four' answered Pantagruel.

'How many is that?' she asked.

'Ten' answered Pantagruel. [*That is, $1+2+3+4 = 10$*]

'Multiply this result by the same Pythagorean Tetrad,' said she.

'That's ten, twenty, thirty, forty,' answered Pantagruel.

'How many does that all make?' she asked.

'A hundred,' answered Pantagruel.

'Add the first cube,' she said, *'which is eight. At the end of that foreordained number of steps we shall find the Temple door. And note most carefully that this is the true psychogony of Plato, which was so highly praised by the Academicians, but so little understood. The half of it is made up of unity, of the first two plane numbers, two squares, and two cubes. [That is, $1+2+3+4+9+8+27 = 54 \times 2 = 108$]*

In descending these numbered stairs, underground we had good service from, firstly, our legs, for without them we could only have rolled down like barrels into a cellar; secondly, our illustrious Lantern, for we saw no other light as we descended, any more than we should have done in St. Patrick's hole in Ireland, or in the cavern of Trophonius in Boëtie. When we had gone down seventy-eight [78] stairs, Panurge cried out to our most luminous Lantern:

'Most wonderful lady, I beg of you with a contrite heart, let us turn back. For by God's truth, I am dying from sheer fright. I agree never to marry. You have taken great pains and trouble for me, and God will reward you for it in his great rewarding-place. I shan't be ungrateful either, when I get out of this Troglodyte's cave. Let's turn back, if you please. I'm very much afraid that this is Taenarus, which is the way down to hell. I think I can hear Cerberus barking. Listen, that's he, or I have a signing in my ear. I've no liking for him at all, for there's no toothache so bad as when a dog has got you by the leg. And if this is only Trophonius cave, the ghosts and goblins will eat us alive, as they once devoured one of Demetrius's bodyguards, for lack of scraps. Are you there Friar John? I beg of you, old paunch; keep close to me, I'm dying of fear.'"

Now, after this weird occurrence, concentrate on the three numbers that Rabelais has generated. What are they? Look for their shadows on the wall of Plato's cave. They are 108, 54 and 78. Have a look at the e-mail that I just sent you on the arithmetic-geometric mean. What is the significance of those numbers? How do they relate to what Panurge has gone through? What is the geometric relationship to the epistemological behavior of Panurge? If you take the total number of steps in the spiral staircase, the conical function as a whole is 108, as forming a musical octave with 54, then the complex halfway rotating step between them, 78, represents the singularity that Panurge is jumping over. It is, as in the *{So You Wish...}* thermodynamics example of LaRouche, the arithmetic-geometric mean function of the whole spiral action progression, that is, more precisely, 78.666! This is the passing tone of a voice register shift, known during the renaissance as the *{devil's interval}*. That is where the Satanists got their 666 numbers. This is also the experimental procreation (psychogony) of the soul by means of which discoveries are made in the development of the mind.

Now, what is interesting, here, is that this singularity of an axiomatic change describes and explains the great fear of Panurge; because, at the point where he has to make an axiomatic change in his lifestyle (the life threatening decision to get married), Panurge became totally perplexed, freaked out, and wanted to go back to his *{comfort zone}*, for fear that he would not be able to break through to the next higher degree, or dimensionality. This must raise some questions in your minds about how Plato's psychogony works throughout all of his dialogues. I won't be able to go through that at this point, but you can find one of the greatest examples in the case of the slave boy and his discovery of principle for the doubling of the square in the *{Meno}* dialogue. Besides, all of you have already gone through such experiments of boundary barriers in the organizing process, or else you would not be here today.

However, this is a nice little axiomatic problem that Rabelais posed as an axiom buster to the reader, about 300 years before the young 20-year-old Gauss developed the same problem in astrophysics and made the astonishing discovery of the first asteroid, Ceres. Now, if you have done some Bel Canto voice exercises, you will know what I am talking about because you will have constructed it yourselves by placing your voice. You know that such a register shift exists in each and all of the six human voices, especially when you do your warm-ups with Maestro Briano. Similarly, if you have constructed the Keplerian orbits of the solar system, you will also know that the harmonic position of the asteroid belt between Mars and Jupiter, the harmonics of the harmonics, represents a similar register shift between the arithmetic mean and the geometric mean of the solar system spiral action. Does that raise any questions for you?

The point here is that the secret of passing through such a register shift by Panurge represents the will to change; that is what destiny is oriented to in leading the willing. Panurge has not yet come to discover that *{Destiny leads the willing, but the unwilling drags}*. So, he told the Lantern that he was no longer willing to get married and wanted to go back to his *{comfort zone}*. That is why at the end of the chapter, he claimed his victory by saying that he was willing again: “*{Let’s go on, then,} said Panurge, ‘and charge ahead foremost through all the devils. We can but perish, and that is soon done. I have always been preserving my life for some battle. {that is, getting married} Let’s move, let’s get moving, let’s press onward. I have enough courage and more. It’s true that my heart is pounding. But that is from the chill and staleness of this cave. It’s not fear, oh no, it’s fever. Let’s move on, let’s pass on, push on, piss on. My name is William the Fearless.*.” That conclusion represents the inversion between perplexity and laughter, which shows how Panurge has broken through his fears and has made the discovery of principle. Some of you may have to go through the same process when you decide to get married, and I’d like to be there to see this. If I can’t go, you can send me a postcard. Do you have any questions?

The point I want to emphasize, in ending, is that the works of Rabelais are not just works of fiction. They represent a major breakthrough in science, especially in the domain of epistemology and therefore represent a crucial medical contribution to the health of mankind as a whole, especially with respect to the necessary progress that each human being has to go through from childhood to maturity. So, in this connection, the necessity to make axiomatic changes is very real and very urgent for the sake of humanity as a whole. Therefore, as LaRouche said in *{The Cult of the Oligarchy: The Gore of Babylon}* on March 16, 2007, it is high time that humanity grew out of its childhood diseases like environmentalism, and that the current infantile greeny schemes of Prince Charles, George Schultz, and Al Gore be stopped at once.

In this regard, I would like to make a small forecast. The Noosphere and the Biosphere of mankind are filled with axiomatic changes such as we have just seen with Rabelais, and it is our role to discover them and to bring them to effective fruition for the future generations. For example, some of you are quite capable of applying the Rabelaisian method of axiom busting to the dynamics of isotopes and to discover how they chemically interact between the two domains of non-living and the living, in the

Vernadskian Biosphere. That is definitely within your capabilities and that represents one of the next steps of fruitful discovery for the survival of humanity. So, I forecast that one of you will soon make such a discovery, including the function of the role of the Crab Nebula for the Earth's atmosphere. Which one of you will it be? I don't know. All I know is that this next discovery will have similar characteristics as those described by Rabelais when going down the Pythagorean Tetradic steps through Plato's cave. Thank you for your kind attention. Are there any more questions?

QUESTION ON THE PROPORTIONALITY OF THE ARYTHMETIC-GEOMETRIC MEAN ITERATION.

In answer to a question on the proportionality of the implied Rabelais arithmetic-geometric mean iteration, you can construct the equivalent of the spiral action range by using an elliptical range and look at the harmonic relationship between the minor and the major axis of each ellipse for determining your measurements. It is the iteration of those pairs of axis, taken two by two, which forms the proportionality of the iteration between the different ellipses and the two different means. Take the following example of a minimum-maximum elliptical range and follow how rapidly the rate of change occurs from a quasi-straight line to a quasi-circle.

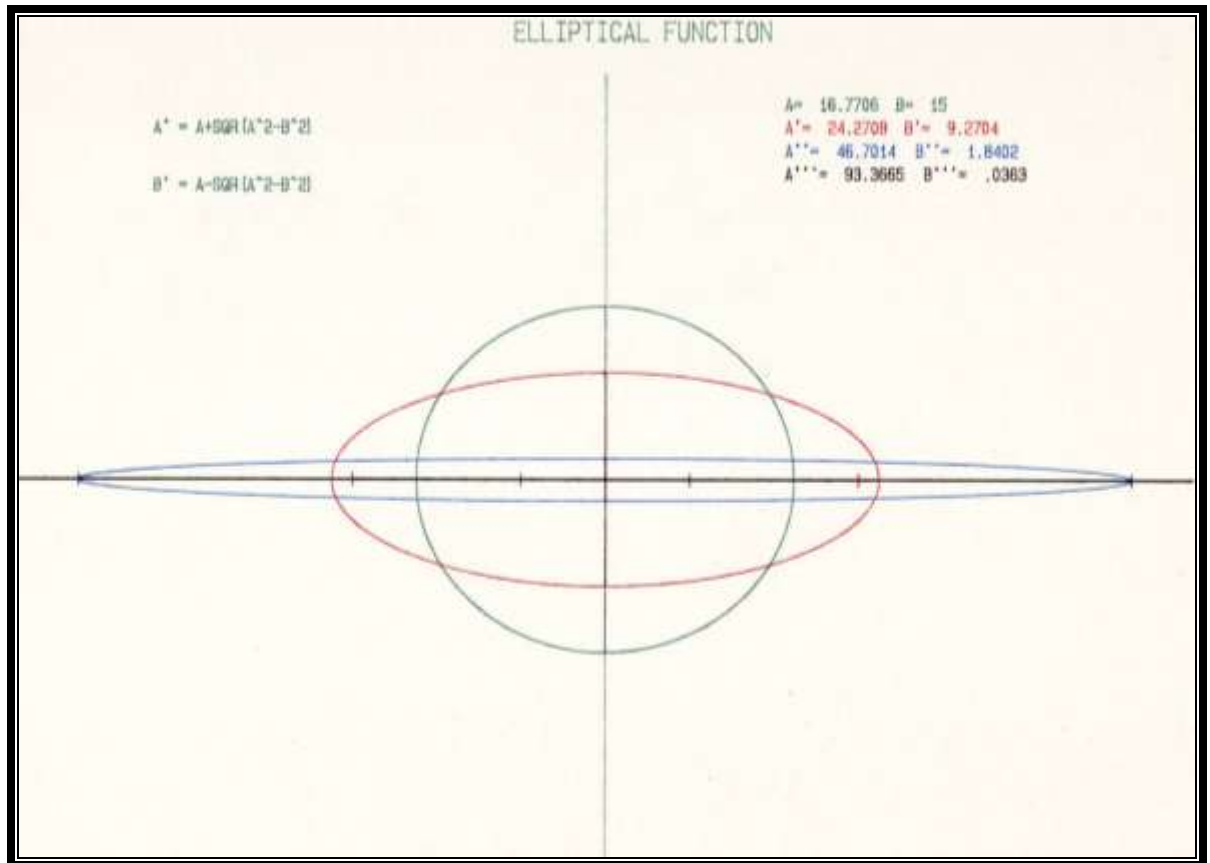


Figure 5. Elliptic Function.

The harmonic relationship of the ellipses in the series is such that the major axis minus the minor axis of one ellipse is equal to the distance between the two foci of the next ellipse in the series. This is how they are harmonically connected together. This reflects a proportional rate of change between them, a harmony of harmony. That rate of increase in the iteration can be expressed as follows.

$$\frac{A - B}{A' - B'} = E.$$

Because

$$\frac{E}{(E')^{1/2}} = \frac{(E')^{1/2}}{(E'')^{1/4}} = 1$$

The inverse of the function is also very nice. It can be constructed by the simple equation:

$$A' = A + \text{SQR}(A^2 - B^2)$$

and

$$B' = A - \text{SQR}(A^2 - B^2)$$

This is as far as I have gone in constructing this elliptic function from proverbial scratch with Marc Fairchild, a number of years ago. Anyone who wishes to bring an improvement to it is quite welcome. Here is a challenge for you: How do you construct on your computer an audio-visual animation where the above arithmetic-geometric mean shows this harmony of the harmony in relationship with the appropriate musical proportionality?

Lastly, my hypothesis is that the rate of impact of the particle showers affecting our atmosphere from as far as the Crab Nebula must also follow an analogous elliptical process in its rate of propagation.

POSTSCRIPTUM

Here is how to do the mathematical calculations for the arithmetic-geometric mean function of the Rabelais construction of the Pythagorean Tetrad, from Book Five, Chapter: 36 (***Our Descent of the Tetradic Steps; and Panurge's Fright.***)

Take the minimum and maximum that Rabelais gives, 54 and 108.

1) First take the arithmetic mean of those two values, which is:

$$\frac{54 + 108}{2} = 81. \text{ Then take the geometric mean, which is the square root of}$$

$$54 \times 108 = 76.36753\dots$$

2) Secondly, take the arithmetic mean of the last two values, which is:

$$\frac{81 + 76.36753}{2} = 78.6837\dots \text{ Then take the geometric mean, which is the square root of}$$

$$81 \times 76.36753 = 78.6496\dots$$

3) Lastly, take the arithmetic mean again of the last results: which are:

$$\frac{78.6837 + 78.6496}{2} = 78.666\dots \text{ Then take the geometric mean, which is the square root of}$$

$$78.6837 \times 78.6496 = 78.666\dots$$

Thus, you have arrived at an apparent limit, 78.666... which is the delta volume of Leibniz, the singularity of the quantum of action, which had been associated with the fearful devil's interval. This is the best pedagogical representation for the Kepler explanation as to why a planet must have exploded and disintegrated in the solar system register shift region that generated the asteroid field. It is also the best thermodynamic representation for the voice register shift in Bel Canto singing.

Modern French Translations from the original ancient French.

“LIVRE PREMIER, CHAPITRE 34 : { *Comment Gargantua laissa la ville de Paris pour secourir son pays, et comment Gymnaste rencontra les ennemis.* }

A cette même heure, Gargantua qui avait quitté Paris immédiatement après avoir lu les lettres de son père, avait déjà passé le pont des Sœurs et monta sur sa grande jument ; et avec lui se trouvaient Ponocrates, Gymnaste et Eudemon qui avaient pris des chevaux de poste à bride abattue pour le suivre. Le reste de son train venait à journées normales, amenant tous ses livres et ses instruments philosophiques.

Quand il arriva à Parilly (près de Chinon), il fut averti par le fermier Gouget que Picrochole s’était fortifié à La Roche Clermaud et qu’il avait envoyé le capitaine Tripet pour assaillir le bois de Vede et de Vaugaudry avec une grande armée et qu’ils avaient éliminé toutes les poules jusqu’au pressoir Billard, et que c’était chose étrange et difficile à croire à quel point tous commettaient des outrages partout le pays. Ces rapports avaient tant alarmé Gargantua qu’il ne savait que dire ou que faire. C’est alors que Ponocrates suggéra d’aller chez le seigneur de Vauguyon, qui de tout temps avait été leur ami et confédéré, et qu’ils auraient de lui un meilleur avis de tout ce qui se passe. Son avis était que Gargantua envoya un de ses hommes faire la reconnaissance du pays afin de découvrir en quel état se trouvait l’ennemi, afin qu’ils puissent faire des plans basés sur une évaluation du terrain. Gymnaste proposa d’y aller seul ; mais il fut conclut qu’il vaudrait mieux qu’il amina avec lui quelqu’un qui connaisse les voies et détours ainsi que les rivières des environs.

Alors l’écuyer de Vauguyon, Prelinguand, partit avec lui, et sans bruit ils se mirent à espionner de tout côté. Entre-temps, Gargantua se rafraîchit et pris quelque repos avec ses gens, fit donner à sa jument un picotin d’avoine ; c’est-à-dire soixante quatorze muys et trois boisseaux.

Gymnaste et son compagnon chevauchèrent jusqu’à ce qu’ils rencontrassent les ennemis tous éparpillés et en désordre, pillageant et dérochant tout sur leur passage. Alors, au premier aperçu dans la distance, ils accoururent vers lui pour le dérober. Mais les voyant venir, Gymnaste leur dit :

« Messieurs, je suis un pauvre diable : je vous en prie, ayez pitié de moi. J’ai encore quelques écus : nous les boirons ensemble car c’est un { *aurum potable* } (or potable), et ce cheval-ci sera vendu pour payer ma bienvenue. Ensuite, engagez-moi comme un des

votres, car jamais homme ne sut mieux attraper, larder, rôtir et apprêter, voire par Dieu, démembrer et gourmander une poule que moi-même. Et maintenant, pour payer ma bienvenue, je bois à votre santé, bons compagnons. »

Alors il découvrit sa gourde et, sans même mettre le nez dedans, il en prit une bonne gorgée. Les maroufles le regardaient, en ouvrant la gueule béante comme un pied et tirant la langue comme des lévriers, en attente de boire après lui, mais sur ce point, le capitaine Tripet accourut voir ce qui se passait.

Alors Gymnaste lui offrit sa gourde en disant :

« Tenez, capitaine, buvez-en bien hardiment, j'en ai fait l'essai, c'est du vin de La Faye Monjau.

- « Quoi, » dit Tripet, « ce paysan se moque de nous ! Qui es-tu ? »
- « Je suis un pauvre diable, » dit Gymnaste.
- « Ha ! » Dit Tripet, « puisque tu es un pauvre diable, tu peux passer ton chemin sans payer d'impôts, mais ce n'est pas coutume de voir des pauvres diables avec une aussi belle monture. En conséquence, Monsieur le diable, descendez et laissez-moi votre cheval de charge. Et s'il ne me porte pas bien, alors vous, Maître diable, vous me porterez, car j'aime bien l'idée qu'un diable comme vous m'emporte. »

« LIVRE PREMIER, CHAPITRE 35 : { *Comment Gymnaste souplement tua le capitaine Tripet et autres gens de Picrochole.* }

Ces mots entendus, plusieurs d'entre eux commencèrent à s'effrayer et se signaient de toutes les mains, pensant que c'était un diable déguisé. Et quelqu'un parmi eux, nommé Bon Jean, capitaine des Franc Topins, tira ses heures de sa braguette et cria assez hault :

« { *Agios ho Theos* } (Dieu est saint) Si tu es de Dieu, alors parle! Si tu es de l'Autre, alors va-t'en d'ici ! »

Et il ne s'en allait pas. Alors plusieurs entendirent cela et se départirent de la compagnie ; ce que Gymnaste avait bien noté et considéré.

Voilà pourquoi il fit semblant de descendre de cheval, et, s'étant posé du côté où l'on monte, il fit souplement le tour de l'étrier, avec sa courte épée à son côté, et, passant en dessous de son cheval, se lança en l'air pour retomber les deux pieds sur la selle, le cul tourné vers la tête du cheval en disant : « Mon cas va à rebours. »

Ainsi, depuis la position où il se trouva, il fit la gambade sur un seul pied dans la direction gauche et réussit à retrouver la juste position de son assiette sans ne rien varier. En voyant cela, Tripet dit : « Ha ! Je ne ferai pas ce truc à ce moment-ci et pour cause. »

- « Bien ! » Dit Gymnaste, « j'ai manqué mon coup ! Je vais maintenant défaire mon sault. »

C'est alors qu'avec une grande force et agilité, il se fit tourner de la même façon qu'avant, mais par une gambade par la droite. Ceci fait, il mit le pouce de la main droite sur l'arçon de la selle et éleva tout son corps en l'air, se soutenant tout le corps uniquement sur le muscle et le nerf de son pouce, et ainsi il fit trois pirouettes. A la quatrième fois, il renversa tout son corps sans ne rien toucher, puis se dressant entre les deux oreilles du cheval, tout en maintenant son corps rigide, il s'éleva sur le pouce de la main gauche et de cette position fit le tour du moulinet ; et alors il frappa au milieu de la selle du plat de la main droite, se donnant ainsi un tel branle qu'il se rassit sur la croupe, comme font les demoiselles.

Alors, ceci fait, il passa la jambe droite par-dessus la selle de la façon la plus aisée et se mit en état de chevaucher sur la croupe.

« Mais, se dit-il en lui-même, il vaudrait mieux que je me mette entre les arçons. »

Alors, se supportant sur la croupe devant lui en poussant les pouces de ses deux mains, il fit un sault en arrière en se renversant en l'air cul sur tête, pour se retrouver solidement entre les arçons. Puis d'un soubresaut se leva tout le corps en l'air, en se tenant les pieds joints entre les arçons, il tournoya plus de cent fois les bras étendus en croix, et criant d'une forte voix :

« { *J'enrage, diables, j'enrage, j'enrage ! Tenez-moi, diables, tenez-moi, tenez !* } »

Alors qu'il voltigeait ainsi, les marouffles tous ébahis se disaient les uns les autres : « Par la Mère de Dieu, c'est un lutin ou un diable qui s'est déguisé. { *Ab hostile maligno, libera nos, Domine* } (Seigneur délivrez-nous de l'ennemi malin.) Ainsi ils prirent la fuite en toute vitesse, se tournant en arrière comme fait un chien qui emporte un poulet.

Alors, voyant son avantage, Gymnaste descendit de cheval, dégaina son épée et chargea à grands coups sur les plus huppés, et se ruant sur eux à grands coups, les entassant en paquets de blessés, navrés et meurtris, sans que nuls ne puissent lui résister. Ils étaient convaincus qu'il s'agissait-la d'un diable affamé, non seulement parce qu'il avait fait tant de merveilleuses voltiges, mais aussi à cause des propos que lui avait tenus Tripet en l'appelant { *pauvre diable* }, et à cause de cela, Tripet voulut traîtreusement lui fendre la cervelle de son épée à double tranchant.

Mais Gymnaste était bien armé et ne sentit que le poids du coup que lui donna Tripet. Alors, il se tourna soudainement et lanca un grand coup de pointe contre Tripet qui, au moment où il se protégeait la tête, lui taillait d'un coup l'estomac, le colon et la moitié du foi, ce qui le fit tomber par terre, et, tombant, rendit plus de quatre potées de soupe et l'âme mêlée dans sa soupe.

Ceci fait, Gymnaste se retira, considérant que dans des cas de hasards il ne faut jamais poursuivre sa chance trop loin, et que tout chevalier doit traiter sa bonne fortune avec modération, sans la molester ni la tourmenter. Alors, il remonta son cheval et lui donna l'éperon, tirant droit son chemin vers Le Vau Guyon, avec Prelinguand à son côté. »

« LIVRE CINQUIEME, CHAPITRE 35 : { *Comment nous descendîmes les degrés tétradiques, et de la peur qu'eut Panurge.* }

Alors nous descendîmes sous terre par un premier degré en marbre et la nous trouvâmes un premier repos. Tournant sur la gauche, nous descendîmes par deux autres degrés et la nous trouvâmes un deuxième repos. Puis, nous en descendîmes trois autres sur la droite qui aboutissaient à un troisième repos, puis quatre autres de même.

- 'Est-ce ici ?' Demanda Panurge.
- 'Combien de degrés avez-vous comptés ? Répondit notre magnifique Lanterne.
- 'Un, deux, trois, quatre,' répondit Pantagruel.
- 'Combien est-ce que cela fait ?' Demanda-t-elle.
- 'Dix,' répondit Pantagruel.
- 'Multipliez cette somme par cette même Tétrade Pythagoricienne, dit-elle.
- 'Ceci fait dix, vingt, trente, quarante,' répondit Pantagruel.
- 'Combien est-ce que cela fait en tout ?' Demanda-t-elle.
- 'Cent,' répondit Pantagruel.
- 'Alors, ajoutez le premier cube, ce qui fait huit,' dit-elle. Au bout de ce nombre fatal, nous trouverons la porte du temple. Et notez prudemment qu'il s'agit ici de la vraie Psychogénie de Platon tant célébrée par les Académiciens, mais si peu comprise. De ce total, la moitié est composée de l'unité, des deux premiers nombres pleins, des deux premiers quadrangulaires et des deux premiers cubiques. [Le total est de : $1+2+3+4+9+8+27 = 54.$]

D'abord, en descendant par ces numéros sous terre, nous avons eu bien besoin de nos jambes, car sans elles, nous ne serions descendus qu'en roulant comme des tonneaux dans une cave. En second lieu, notre très lumineuse Lanterne nous dirigeait, car nous ne vîmes en descendant aucune autre lumière, pas plus que si nous eussions été dans le trou de saint Patrice en Irlande ou dans la fausse de Trophonius en Boétie. Lorsque nous fumes rendus à environ la soixante dix-huitième marche, Panurge s'écria en adressant la parole à notre luisante Lanterne :

« *{ Dame mirifique, je vous prie d'un cœur contrit, retournons en arrière. Par la mort bœuf, je meurs de malle peur. Je consens à ne jamais me marier. Vous avez pris beaucoup de peine et de fatigues pour moi et Dieu vous le remettra dans sa grande remise. Je ne serai pas sans vous remercier non plus quand je serai sorti de cette caverne de Troglodytes. Retournons de grâce. Je crains fort que ce soit ici le Ténare par lequel on va en Enfer, et il me semble que j'entends Cerbère aboyer. Ecoutez, c'est lui, ou les oreilles me trompent. Je n'ai pour lui aucune dévotion, car il n'existe pas de*

mal de dents aussi grand que quand les chiens vous tiennent aux jambes. Si c'est ici la fausse de Trophonius, les Lémures et les Lutins nous mangerons tous vifs, comme jadis ils mangèrent un des hallebardiers de Demetrius, par faute de bribes. Es-tu la frère Jean ? Je te prie mon bedon, tiens-toi près de moi, je meurs de peur. As-tu ton gourdin ? Pour ma part je n'ai aucune arme, ni offensive ni défensive. Retournons.} »

« Je suis la, » dit frère Jean, « je suis là. N'ai pas peur. Je te tien au collet et dix-huit diables ne t'emporteront pas de mes mains, encore que nous soyons sans armes. Des armes jamais au besoin ne faillirent quand bon cœur est associé de bon bras ; que des armes du ciel pleuvent plutôt, comme au champs de La Crau, près du canal de Marius en Provence, tel que jadis il pleurèrent des cailloux (ils y sont encore) pour aider Hercule, n'ayant autrement de quoi combattre les deux enfants de Neptune. Mais Quoi ? Descendons-nous ici dans les limbes des petits enfants (par Dieu ils nous conchieront tous) ou bien allons-nous en enfer a tous les diables ? Par Dieu, je vous les rosserai, maintenant que j'ai des feuilles de vignes dans mes souliers. O que je me battraï vertement ! Ou allons-nous ? Ou sont-ils ? Je ne crains que leur cornes. Mais les deux cornes que Panurge portera, une fois marie, me protégeront contre eux. Je le vois déjà, par mon esprit prophétique, un autre Actéon cornant, cornu, conrnancul. »

- « Prends garde, frater, » dit Panurge, « que lorsque le temps viendra ou les moines se marieront, tu n'épouse la fièvre quarte. Et si cela devait arriver, que je ne sorte donc jamais sain et sauf de cet Hypogée, a moins que je la ballonne moi-même, seulement pour te faire cornigere, cornipétant. De plus, je pense que la fièvre quarte est une assez mauvaise affaire. Je me souviens que Grippe-minaud te la voulut donner pour femme, mais tu l'appelas hérétique. »

Ici, le propos fut interrompu par notre splendide Lanterne, nous faisant remarquer que nous étions arrivés dans le lieu ou nous devons observer un silence religieux, tant par la suppression des paroles que par la retenue des langues. Et pour le reste, elle nous assura catégoriquement que nous n'étions pas en danger de retourner sans avoir entendu le Mot de la Bouteille, puisque nous avons déjà feutré nos chaussures avec de feuilles de vignes.

« {*Passons donc, » dit Panurge, « et donnons de la tête a travers tous les diables. Nous ne pouvons périr qu'une fois. J'avais toujours préservé ma vie pour une certaine bataille. Allons-y, poussons, passons outre. J'ai du courage tant et plus. Il est vrai que le cœur me tremble, mais c'est à cause de la froideur et des relents de cette caverne. Ce n'est pas la peur, oh non ! C'est la fièvre. Allons-y, que ça bouge, passons, poussons, pissons : je m'appelle Guillaume sans peur.*} »

FIN

SCHILLER'S LYCURGUS AND SOLON REVISITED.

[13. Bogotá LYM class: Wednesday February 7, 2007.]

Let me start with this question: what is the thought-object that you think about when you think of the ordering of physical universal principles organizing the universe as a continuously self-developing whole? I tend to think of a Keplerian universal sphere that generates everywhere inside of itself a continuous series of paradoxes and anomalies that make it grow by continuous non-linear axiomatic changes. This is the way that the ancient Greeks also thought of the universe. Moreover, this is the Riemannian { *Geistesmassen* } that I also imagine as the best thought-object representing the progress of Western civilization from ancient Egypt up until today.

So, throughout the last half of this self-developing process, that is, the last 2,500 years, Lyn has identified no less than five crucial axiomatic moments that determine the non-entropic progress of the entire self-developing process of universal history: the first was the creation of the Solon constitution for Athens, at about 580 B.C., the second was the principle of the sovereign nation-state elaborated during the Council of Florence by Nicholas of Cusa in 1434, the third was the principle of the Peace of Westphalia implemented by Cardinal Mazarin in 1648, the fourth was the establishment of the Constitutional Republic of the United States in 1789, and the fifth is the Second Peace of Westphalia to be established during 2007 by Lyndon LaRouche and the LaRouche Youth Movement (LYM) worldwide. The reason why I considered the boundary conditions of the Keplerian spherical-optical experiment so crucial in previous classes is precisely because all five of these historical moments relate to similar harmonic changes in the boundary condition crisis of the sovereign nation state. So, in response to the request by Pedro Rubio, I am therefore very happy to discuss with you the subject of the first such historical moment, which is the fundamental difference between Lycurgus of Sparta and of Solon of Athens as presented to us by the great poet of freedom, Friedrich Schiller.

On the one hand, Schiller showed that most people have a totally fragmented view of history, of the world, and of their own personal lives, and that is because they have an oligarchical view of history and, therefore, they look at themselves and other people as animals, as bestial personalities. They live in fear within their own closed oligarchical world, and they don't want anything to change. They are as slaves. This is the general situation of most people in the world today, because most people do not have a sense of their identity as bringing a lasting contribution to mankind and they refuse to look at themselves and others as being created in the image of God. They are fragmented people, eclectics, otherwise known as oligarchical propitiators. In short, they are the "ass-lickers" of the world who end up being dragged by history.

However, if there are so many fragmented people around the world today, as Schiller showed, the source comes from the oligarchical system of Lycurgus of Sparta who lived around 800 B.C. when his oligarchical Persian model was established in

ancient Lacedaemonia. Lyn stressed the importance of this, again in last Sunday's Briefing of February 4, 2007, when he said to the Texas LYM:

”{So, the difference is, in European civilization, the progress and development of European civilization, especially since the middle of the last thousand years, has been this increasing emphasis on the development of society which is freed from this legacy of man-and-beast; where you treat 80% of the population as beasts; they shouldn't know anything, they shouldn't have anything to do with it, they should do as they're told. We use them, we kill them, we slaughter them. But we, the elite, run our own affairs. And you get this image of the Olympian Zeus. Or the image of the Delphi Cult of Apollo in Greece – there's a sense of {evil}! And you get this, also, in the history of Tyre. You know, the Cult of Moloch, the sense of {evil}! You get this in Mesopotamia, a real sense of {evil}!

So, the conflict is, that Europe has progressed in two phases, as Schiller says: You go back to the conflict with Lycurgus and Solon which defines a crisis of European culture from that time to the present time. And you have to see the whole development, in terms of {this issue} of culture, this issue of crisis of culture.}”

On the other hand, there have been a few people throughout history who constantly fought for the progress of man because they had a republican view of man, and so, they looked at themselves and others as creative human beings. They are the Prometheans of history. Schiller identified that view of universal history with Solon of Athens, who lived from 640 until 560 B.C., a good 200 years after Lycurgus. So, from that vantage point, it is very useful to identify these two models, the oligarchical and the republican models of government, as the source from which to understand our own society today, and to internalize the fact that our society is the organic result of the struggle between those two adversarial forces which has been going on for over 2,500 years. In other words, Western Civilization, as we know it today, is the organic product of the historical conflict between Solon and Lycurgus, and each of us has the responsibility to reveal to our own people how this conflict is reflected in our respective cultures and show them how to solve the crisis that it poses.

It is not difficult to grasp the crucial difference between these two types of individuals, the Oligarchical and the Promethean. What characterizes the oligarchical man is that he always depends on others to encourage him and finance him in his work. He is *{other-directed}*. On the other hand, the Promethean man only needs his passion for the truth to sustain him. He is *{inner-directed}*. This is the difference that Schiller made between the “bred-fed scholar” and the “philosopher” in his lectures on universal history at the University of Jena, in August of 1789, one month after the infamous terrorist Bastille Day in Paris, and about which Schiller said that “*{a great moment has met a little people.}*” So, it is this conflict which represents the essence of Western Civilization, and which is entirely defined by the two opposing forces of ancient Greece between Lycurgus of Sparta and Solon of Athens.

UNIVERSAL HISTORY STARTS IN THE PRESENT

In his very first lecture, Schiller emphasized the fact that it is wrong to look at universal history starting from the past. Universal history starts in the present. The function of universal history is to focus on the present, because it is the present that must be changed. It is the present that is the subject of universal history and it is universal history that leads the willing Promethean man to change his present society for the better, while it drags the unwilling and the poor fragmented souls from behind. The only true significance of the past is, therefore, for the purpose of understanding how the present world situation should be changed, modified, and be given new boundary conditions for the future. This is a very important point because this is the only way that man has to change the present course of events and improve on them in accordance with the ideal of man that was established before us and had been fought for during centuries. However, what is to decide what historical event is or is not important for universal history, and in what manner are we to proceed to discover them?

Schiller answers this question in the following way. He said: “*{Out of the entire sum of historical events, the universal historian selects those which have had an essential, irrefutable, and easily ascertainable influence upon the contemporary form of the world, and on the conditions of the generations now living. It is the relationship of an historical fact to the {present} constitution of the world, therefore, which must be seen in order to assemble material for world history. World history thus proceeds from a principle, which is exactly contrary to the becoming of the world. The real succession of events descends from the origin of objects down to their most recent ordering; the universal historian ascends from the most recent world situation, upwards towards the origin of things.}*” (Friedrich Schiller, *{Poet of Freedom, Volume II}*, Schiller Institute, 1988, Washington DC, 1988, p. 267.)

So, you see, it is not just any personal choice of historical event that has determined the present world situation. There are very specific historical events that have established the current constitution of the world and of every nation in the world. As Schiller also noted, in addition to creating an “*{enkindling light in your mind, and a charitable enthusiasm in your heart,}*” universal history will also make you relive the great moments of axiomatic changes of human history, but in a manner such that the individual passes consciously from his individuality of physical space-time, that is, from his own historical specificity into the immortality of the species; all with the purpose of paying a debt to the coming generations. So, let’s look at Lycurgus constitution of Sparta from that standpoint.

THE LYCURGUS CONSTITUTION OF SPARTA

Lycurgus was a semi-legendary leader of Sparta who had visited Egypt, Persia, and India, before he devised a constitution for the Greek city of Sparta whose

government was composed of 28 old men holding a meeting once a month with the citizens for approval of their legislation. Lycurgus had the Spartans swear to him not to modify the constitution until his return. However, he left and, reportedly, never came back. The main laws of Lycurgus pertained to inalienable properties, education of children, communal meals, etc. The laws were very rigid and were made for a nation of warriors. During the Crusades, the Ultramontane papacy succeeded in reestablishing the same laws for their knight-monks, Benedictines, Dominicans, and especially the Knights Templar. The Ultramontane Middle Ages were the last desperate attempts at restoring the Lycurgus regime over European nations, just like today's Bush/Cheney Globalization policy is a desperate attempt at restoring a New Feudal World Order.

Before the coming of Lycurgus, the political situation of Sparta was already in total chaos because they had two kings, and both were ruling through corruption. The entire city was close to an insurrection wavering back and forth between monarchy and democracy. The rich were tyrannizing the poor and the general population was ready for a revolt. There were no clearly defined rights between the authority of the king and the authority of the people. So, in order to avoid the extremes of a tyrannical monarchy or an anarchistic democracy, Lycurgus created a first reform with a Senate of 28 elders as arbiters to protect the people against the tyranny of the two competing kings, Procles and Eurysthes, and also to protect the two kings against the people. However, Lycurgus did not consider the possibility for the Senate to abuse the people with its own power. So there was no check and balance between the people and the Senate. It is useful to compare this with your own national check and balance constitutional system.

According to Schiller, the second reform that Lycurgus instituted was to do away with the distinction between the rich and the poor. He divided the land of the country into equal parts among the citizens and gave inalienable land properties to each family, so that there would always be enough for all of the people and no one would crave for anything in excess, or complain that the neighbor has more. Schiller describes the Lycurgus system quite extensively. All of Laconia, for example, was divided into 30,000 equal parcels of land, and the region around Sparta itself, was partitioned into 9,000 family properties. These were the original oligarchical latifundists or landlords

In order to prevent anyone from doing wrong Lycurgus eliminated all luxury items. There was no jewelry, no gold, no silver, and all forms of riches were banned. To turn people away from greed, Lycurgus instituted iron coins as currency. No one was allowed to capitalize. Personal ambitions were put into check and his legislation was mostly aimed at preventing any form of excess.

For instance, people were not allowed to eat at home, or to indulge in any food delicacies. The state would produce its own food and all exotic imports were banned. All citizens were to eat in communal cafeterias, and have all the same prescribed meals. No one was to envy his neighbor and everybody would pay an equal share for the common food. It was everywhere equality and any one who tried to have more than others was punished.

The apparent motivation of Lycurgus was to make strong and healthy bodies, eat well, exercise, and make use of everything in moderation, so that men and women had strong progeny for the state of Sparta. Marriages were entirely run by the state. The loyalty of the wives was to make healthy children for the state, not for their husbands. No one was allowed to keep his own children. The strong children were given to the commune and were educated by and for the state. In one word, the state was the common good of all. The true motivation was to have an oligarchical state control of an entire population. If children were born with deformities, they were killed immediately, because they would have become useless eaters. Sparta had institutionalized eugenics and euthanasia as a matter of course.

All children were reared in common. They were trained to endure all hardships to prepare them for war. Physical training was given priority. Children were taught very young to be deceitful and to become masters of intrigue, two qualities that Lycurgus considered very important in warfare. Everything was put at the service of victory for the benefit of the fatherland. Even the idea of private property was replaced by the idea of the fatherland.

All Spartans were given slaves to take care of their farms for them, which would liberate them for the affairs of state. These helot slaves, as they were called, were prisoners of war who came from the neighboring Island of Helos. They were treated like animals and tools to help free the Spartans to do their public duty. A law was passed whereby it was the Spartan's duty to treat slaves inhumanly, to teach children that slaves must be treated as a useful means to an end. For example, slaves were often forced to become drunk and to indulge in obscene acts in order to set examples and induce people not to be tempted to commit such abuses.

Thus, Lycurgus had created the perfectly unified and self-reliant national purpose. There was a law that banned everything that captivated the human soul and enflamed passions, except political enthusiasm for the constitution. His legislation accounted for every detail to be ordered in favor of the harmony of Sparta, which had become a unique city among all others, and, since it was isolated from all others, it was not infected by outside corruption, and it became, militarily, the strongest of all the city-states of Greece. Lycurgus had succeeded in controlling the citizens and steering them away from other pathways that could distract them from their beneficial end, which was the love of Sparta.

The Spartan legislator made sure that no knowledge of science or of art would cloud the minds of the citizens. Thus, simplicity of mind and a strong pride for Sparta were the key components of the youth education. {*Mens sane in corpore sano*} (A healthy soul in a healthy body) was the slogan of the Spartans. From the time of his birth to his death, the Spartan man or woman had only one purpose in mind, which was the glory of the Spartan ideal. Thus, the Spartans represented the strongest and best-controlled people in the world.

At this point in his description of Sparta, Schiller made a pause and said that if he were to stop here, he would make a serious mistake, because this type of society was the

most contemptible of all possible society, and that humanity would be destroyed if all states were to follow that model. Why did Schiller say that? Is this not an ideal constitution? What is wrong with this constitutional framework? Is the love of the fatherland not the noblest emotion for any patriotic citizen? Can you not love the fatherland at the exclusion of everything else?

Schiller answered these questions by posing the following paradox. He said: **“{Morality was utterly sacrificed to obtain something, which can only be valuable as a means to this morality.}**” What does that mean? Why can’t one sacrifice his life for the sake of the State? Did Jeanne d’Arc not sacrifice her life for the establishment of the State of France? Was that wrong? Does the state not have a higher purpose than an individual’s life? What was wrong with the Sparta of Lycurgus? Why does Schiller say that Lycurgus was wrong in sacrificed morality for the benefit of state? Lycurgus took away from Sparta the very thing that would have made his city great: the creative power of its citizens. Listen to what Schiller said:

“{But if one compares the aims Lycurgus set himself with the aims of mankind, then profound disapproval must take place of the admiration, which our first fleeting glance enticed from us. Everything may be sacrificed for the best of the state, but not that, which serves the state itself only as an instrument. The state itself is never the purpose, it is important only as the condition under which the purpose of mankind may be fulfilled, and this purpose of mankind is none other than the development of all the powers of people, i.e. progress. If the constitution of a state hinders the progress of the mind, it is contemptible and harmful, however well thought-out it may otherwise be, and however accomplished a work of its kind. Its longevity then serves the more to reproach it than to celebrate its glory – it is then merely a prolonged evil; the longer it exists, the more harmful it is.}” (p. 283)

This is a very crucial point that demands to be pondered with a lot of reflection. What is the difference between the aims of Sparta and the aims of mankind? As Schiller showed, the best of all possible states is the one based on the constant progress of the creative powers of each individual for the benefit of all of humanity. That is a universal purpose, not a specific city-state purpose. Furthermore, the creative powers of humanity are not only found in universal physical principles, but they are also found in the labor of people. These powers are based on the advantages that the labor of people benefits all people, including the helots, and most significantly the peoples of other states, by opening your doors to them and by encouraging assimilations of new ideas. That was how Charlemagne built his empire, for example. He explicitly imported the best thinkers from all foreign nations.

The very fact that the Lycurgus’ constitution excluded science and arts and forbade peoples of foreign countries from exchanging commerce and ideas with Sparta had the effect of closing Sparta onto itself, isolating it in self-centered egoism, and preventing its citizens from being enlightened by discoveries of universal physical principles. A Leonardo da Vinci could not have been a product of Sparta! This is the characteristic of an oligarchical society, closed on itself, and maintaining within its walls

an unchangeable stagnating order, remaining incapable of elevating itself to a higher level of culture. As an oligarchical model, Sparta was incapable of accepting change. Don't forget that if you encourage science and arts in a people, they become free and the oligarchy loses control over that people. Now, there is a counterpart to this. There is a price to pay for people to acquire their ultimate freedom from this evil oligarchy.

WHY WAS LYCURGUS BELIEVABLE?

Consider the following boundary condition with respect to Lycurgus and ask yourself why his evil Sparta constitution was believable. Lycurgus is believable because people are not willing to look at pure evil in the face. And for that reason, they are not willing to realize that pure evil is willing to look at people in the face, without flinching. The French Bastille coup of 1789 by Beastman Joseph de Maistre was a case in point, and September 11 by Beastman Dick Cheney was another exemplary moment of pure evil. If Lycurgus had feared to lose his power, he would have committed the crime of destroying his own people in order to secure his own power. This is what we have to reflect on, today, in the case of Beastman Dick Cheney.

The Satanist Beastman Dick Cheney must destroy his own people to maintain his power. Consider the following scenario: the real strategic danger at this hour is not that Cheney will attack Iran. Oh, he intends to attack Iran all right, but that is just a smoke screen. Cheney must use Iran as a scapegoat to make something more unbelievable happen because too many things in the on-going financial collapse are locked into this strategic policy. Cheney must destroy the United States of America. That is the objective. And, in order to accomplish that satanic task, Cheney must launch a nuclear strike against the United States people. What do you think would happen if there were to be a nuclear terrorist attack against our own naval forces in Norfolk Virginia, for example, on the morning of February 14, Valentine's Day, and that the media were to blame Iranian terrorists for that evil deed? What would the Senate do? What would you do?

Since Dick Cheney is convinced that the majority in the Senate of the U.S.A. is not willing to impeach him before he launches World War III against the Islamic world, he is convinced he can get away with this act of terrorism against his own people. Because the Senate will never believe that he is capable of such an atrocity and act to stop him before he accomplishes this madness, Cheney is willing to go ahead with this monstrosity and risk everything. In other words, the majority of the Senate is incapable of **{believing the unbelievable or think the unthinkable}**, which is that Cheney is willing to sacrifice his own people in a nuclear holocaust, in order to maintain his power and launch World War III. This is the strategic boundary condition that we have reached in the current world situation, if we push the Lycurgus system to its limits. Now, are there any questions before we investigate the Solon constitution of Athens?

THE SOLON CONSTITUTION OF ATHENS

In the case of the Solon constitution of Athens, Schiller stressed that the purpose of the state has to be the progress of the mind, “*if it is undertaken in disinterested benevolence.*” Correct me if I am wrong, but I think the Spanish word for this idea is *{Desintersado}*. From that standpoint, the Constitution of Solon was the complete opposite from Lycurgus. Athen’s constitution was created for the entire world to embrace. Now, the key to seeing the difference between Lycurgus and Solon is to understand the difference between other-directedness and inner-directedness in the governance of human affairs.

The last king of Athens was the great grandfather of Solon, Codrus, who reigned during the 11th century B.C. After that period, kings were replaced by *{archons}* to rule over the Republic of Athens as magistrates. The word *{archon}* essentially means the governing authority or founding principle. At first, single magistrates were selected for life, then, by the 7th century BC, there were up to 9 different *{archons}* elected every ten years, and then later, elected every year. The three main *{archons}* presided over national holidays, religion, and the army, while the six lesser ones presided over the legislature and the tribunals. For several hundred years this *{archon}* government had established that the people were the source of supreme authority, while the *{archon}* was supposed to be the creature of the people. It didn’t always work like that, even though the reason for the 9 *{archons}* was to prevent the abuse of a single leading authority. However, since *{archons}* were chosen from among the most prominent families, the constitution of Athens was closer to an aristocracy than to a democracy.

During the period of mismanagement by the *{archon}* Draco, the citizens of Athens were desperate in the extreme. Draco had established a cruel system of laws in which all crimes were being punished with death; which is where the expression “draconian laws” come from. When asked why he was so severe in his punishment for petty crimes, Draco replied: “*The smallest of crimes are deserving of death; for the greater crimes, I know of no other punishment than death – so, I treat both equally.*”

After Draco, the Athenian society had become divided into a minority class that possessed everything and a majority that possessed nothing at all. It is in that context that Solon was called upon to serve the city-state of Athens. A descendent of king Codrus, Solon became a merchant in his younger years, had traveled extensively throughout Asia, Egypt, etc., and had everywhere met with wise men of other countries. He was a gentle man and was renowned for his wisdom. In opposition to Lycurgus, who was also of royal stock, Solon had taken advantage of the wisdom of others and was going to make Athens benefit from it. Also, contrary to Draco and Lycurgus, he had a gentler disposition toward mankind. He was the ideal candidate to solve the crisis that Athens was going through because both the rich and the poor trusted him. So, he was offered to restore the monarchy and become the new king of Athens.

Solon rejected the offer, because, as he stated: *{Monarchy was a beautiful house to live in, but there was no exit from it!}*” As the son of a king, Solon accepted to be an *{archon}* and primarily became a republican lawgiver.

After what I have learned from a recent discussion with David Ramonet, here in Leesburg, I think there might be some resemblance between the Solon Constitution and the Constitutional Monarchy that the Spanish republican allies of Benjamin Franklin had attempted to establish across Ibero-America, in 1812, following the Bailly-Lafayette first Republican Monarchy of France in 1789. You may wish to look into that interesting connection.

Solon’s very first edict instituted a *{Seisachtheia}*, or *{debt moratorium}*, whereby all of the debts that the poor owed to the nobility were cancelled altogether. Simultaneously, Solon decreed the end of the right to borrow money against one’s own person. This was a violent assault on the property of the upper class, but it was a necessary act of justice for the general welfare of all of the people. Solon’s criterion for making that decision lay in the fact that it was better to make many people happy rather than just a few. With this edict, Solon relieved centuries of burden from the shoulders of the poor, and without impoverishing the rich. As Schiller puts it so aptly, Solon “*{only took from them the means to be unjust.}*”

Some of the rich complained and some of the poor complained also. The poor complained because Solon had not given them equal division of land like Lycurgus had done in Sparta. Solon explained to the people that this Lycurgus partitioning by equal shares, of taking from the rich and giving to the poor, had been a grave injustice committed by Lycurgus, and that a legislator’s role was to provide justice for everyone, for the rich as well as for the poor. I attached below the Constitutional Poem by Solon that David Shavin translated a few years ago for the Schiller Institute:

The Constitutional Order by Solon Of Athens

**Never will our city be destroyed by Zeus' decree,
Nor by the will of the bless'd immortal gods,
For, born of a potent father, great-hearted guardian
Pallas Athena spreads her hands o'er our city
But, by money seduced, the Athenians themselves
Seek mindlessly to corrupt the great city,
Joined by the iniquitous schemes of their leaders,
Who from arrogance great woes shall suffer:
For they understand not how to restrain gluttony,
Nor best to order their feasting in quiet.**

[The Greek manuscript breaks off here; a fragment refers to "corrupt ones becoming rich."

Sparing neither sacred ground nor public goods,
Greedily they steal from the one place or the other.
They fail to protect the rev'rend temples of Justice,
She who notes silently the "what is and what has been,
Who in time shall come exacting retribution.
Behold, an inex'nable harm visits all Athens:
To vile slavery is she swiftly progressed,
Which rouses up from slumber civil strife and war
War that wipes out for many their cherished youth;
Now our much-loved city is soon worn down by faction,
While the wicked stir them to confrontations.
These evils ensnare the whole people; but the poor,
Many of them, depart to a foreign land,
Plundered, and bound up in shameful fetters.
[For the slave's yoke bears all other wickedness.
Thus does the public evil come home to each of us:
Straining, the courtyard gates no longer hold fast,
The evil leaps o'er the high walls; it finds everyone,
Even him fleeing to the inmost chamber.

This my soul commands me teach the Athenians:
A bad constitution brings civic turmoil,
But a good one shows well-ordering and coherence,
As it puts shackles 'round about wrong-doing
It smoothes out the rough; it checks greed, tempers hubris,
And withers the fruits of reckless impulse.
It takes crooked judgments and makes them straight,
Softens arrogant deeds, halts seditious acts,
And ends the bile of grievous strife. And so under it,
Everything for mankind becomes whole and wise.

[Poem on the Constitution FIDELIO ARTICLE Schiller Institute.htm]

Solon's great work of giving the Athenians a new constitution was coupled with the elimination of all of the previous laws of the Draconian code. In his constitution, Solon submitted all of the citizens to a general census of their fortunes. He divided the citizens into four different guilds.

- 1) The first guild comprised those who had yearly income of more than 500 measures of dry and fluid goods.
- 2) The second was composed of those who had a yearly income of more than 300 measures of the same goods, and a horse.
- 3) The third was composed of those who had half of the yearly income of the former, and where two such fortunes added up to 300 measures.

- 4) The fourth guild was composed of those who had no land and who made their livelihood as craftsmen, wage earners, or artists.

The first three guilds were eligible for public office, while the fourth one was excluded; but had a single vote in the {*ecclesia*}, or {*National Assembly*} like everyone else. From that standpoint alone, the general population had a large and direct share of the government, since they participated directly in deciding all major issues that were brought before the {*National Assembly*}. Such were the checks and balance for the Athenian Constitutional Democracy of Solon. But very rapidly, the disadvantages of this arrangement became noticeable and the people became too powerful and too tumultuous because of their sheer numbers. Then, Solon corrected the problem by creating a Senate composed of 100 members of each of the four guilds. The government was then formed of two houses, the {*National Assembly*} and the {*Senate*}. There was no issue presented before the {*National Assembly*}, which had not previously been presented at the {*Senate*}.

What Solon demonstrates with his constitution is that, in fact, he had made a discovery of universal physical principle with respect to a governing legislative body. He created an organic constitutional instrument of legislation, which incorporated checks and balances, a harmonic proportionality between reason and power in the sense of the Leibnizian principle of happiness. He was seeking to establish proportionality between the divine intelligence governing the heavens and human reason governing the affairs of man on earth; a sort of self-regulating dynamic constitutional system between the Senate and the National Assembly similar to the ordering harmonic principle underlying the solar system. This idea of replicating on earth the governing principle of the heavens was not foreign to Solon who had been steeped in the Egyptian science of Sphaerics and especially the art of solar calendar making by ancient navigators.

Lyn referenced the universal physical principle underlying such ancient solar calendars in the Briefing of Sunday, February 4, 2007, in which he specifically identified that it was through astronomy that the ancient Peoples of the Sea had made their first discovery of a universal physical principle. They had also discovered the way to make a solar calendar, and travel with the use of a magnetic compass, which might go as far back as 200,000 years. What is interesting is that Lyn identified especially the period of the great ice age around 17,000 B.C. when most of Asia was under ice, but when the waters of the oceans were much lower than they are now, and especially in areas around the equator, at the mouths of large rivers, there existed a maritime culture which was circulating foods and seeds from around the world, because those navigators could travel all of the oceans with their ancient solar calendars. I refer you on this question to an exciting short report from a 19th century Dutch scientist, Gustave Schlegel, {*Uranographie Chinoise*}, Librairie de Martinus Nijhoff, La Haye, 1875, who had established that, according to Chinese records of ancient Sphaerics, the dynamic proportionality check and balance of the precession of the equinoxes and the establishment of the solstices had been first recorded when the colure of the equinoxes

passed near Antares in the constellation of Scorpio at about 18,500 B.C. This is the earliest known evidence that the early Peoples of the Sea understood the governing principle of the heavens. Such Sphaerics mastery of a universal solar calendar was the principle upon which any well-ordered government of a people was based upon. Even though the planets seemed to be wandering about, in their apparently contradictory orbits around the sun, those early navigators understood that their course was well ordered. This was the initial model for the self-development and universal progress of mankind that Solon had in mind and that Pythagoras and Plato later developed in his conception of the Republic. Note also how the universe, including our own solar system, is inner-directed by universal physical principles as opposed to other-directed by some mysterious external force.

Solon went on to establish several other reforms, such as the creation of a senate of prytanes and the aeropagus which were two courts created to guard the preservation of the laws and the state. But, as Solon was constructing his constitutional edifice based on genuine and healthy moral statecraft, the enemies of Athens, located in the priesthood of the Cult of Apollo at Delphi were working night and day to destroy this beautiful monument from within.

At the time of the creation of this {*Senate*}, there was also the creation of schools of rhetoric organized by the Cult of Apollo all around Athens. Once the {*Senate*} adopted an issue, which concerned the security of Athens, special enemy interests began to subvert the intent of its general welfare by hiring speakers who would modify the language of the law. A number of speakers became sophists under the influence of the Cult of Apollo and presented Delphic proposals, which were all fallacies of composition. The sophists summoned support from the people through rhetorical contrivances and spurious arguments; and that is when a general political sophistry took over the {*National Assembly*} to replace patriotic morality. Sophistry made the good look bad and the bad look good. This is how the Cult of Apollo ran sophistry against the {*National Assembly*} of Athens, convinced the people to vote in favor of the Peloponnesian wars, and ultimately destroyed Solon's Constitution. Similarly, the sophistry of the Synarchist International that led to the War in Iraq, and is now threatening a new war against Iran, was introduced to subvert the US House of Congress, in the United States, with the same purpose of destroying the U.S. Constitution.

Thus, as Schiller points out, the universal historian can see the source of today's problems clearly in the light of the principles that Solon had established over 2,500 years ago. Solon's constitution was not perfect. For example, he made the mistake of letting the individual citizens decide in person, instead of instituting the function of a {*representative*} of the people, which will be established much later with Nicholas of Cusa in his {*Concordancia Catholica*} during the Council of Florence. However, as Schiller wrote:

“{Solon never lost sight of the fundamental principles, upon which all state must rest: to give unto oneself the laws which are to be obeyed, and to fulfill the responsibilities of the citizen out of insight, and out of love of the fatherland, not out of

slavish fear of punishment, not out of blind and feeble submission to the will of the higher authority.

Beautiful and fitting it was of Solon, that he had respect for human nature, and never sacrificed people to the state, never the end to the means, rather let the state serve the people. His loose bonds, in which the minds of the citizens moved freely and easily in all directions, and never perceived, that the bonds were directing them; the laws of Lycurgus were iron chains, in which bold courage chafed itself bloody, which pulled down the mind by their pressing weights. All possible paths were opened by the Athenian legislator to the genius and diligence of his citizens; the Spartan legislator walled off all of his citizens' potentials except one: political service.}" (p. 301) Yes, Schiller was right: the greatest gift that a poet can give to mankind is a constitution.

I think that through Schiller's view, we are now able to draw a better sense of the essential political difference between oligarchism and republicanism throughout universal history. We must today settle the account with our respective governments on the single issue of the difference between man and beast. If we do that, we secure mankind for tomorrow based on restoring the commitment to a community of principles among nations and cultures along the lines of Solon of Athens and along the principle of the Peace of Westphalia of the great Mazarin.

Before ending, I would like to make one last comment on the imminence of this Cheney Nuclear World War III threat. I would like you to reflect on the fact that most people around the world, are not perceiving the current dangers of a new world wide generalized war, which will assuredly occur if Cheney is not immediately impeached and thrown out of office for crimes he has committed against the American Constitution and against the nation of Iraq. From that standpoint, I urge each one of you to take into account Lyn's latest piece, just published in the EIR of February 9, 2007 on the subject of *{ Candidates in Dreamland: A Stateroom on the Titanic }*. In that piece of universal historical significance, Lyn warns the U.S.A. and the whole of Central and Western Europe about their seven deadly delusions or sins, which are leading us, in the coming months, toward a worldwide disaster similar to that of the invasion of Poland by Hitler on September 1, 1939, but with a nuclear component in addition.

In the context of this discussion on Lycurgus and Solon, I would like you to reflect on another delusion that Lyn had several times warned us about, and which pertains to the Russian side of the current strategic equation. This is a delusion, which sometimes is reflected in other countries, as in Ibero America. The delusion is, that you can change something in your own country without affecting any change in the rest of the world as a whole. That sort of Spartan isolationism, as we have seen, is entirely oligarchical in character and is extremely detrimental to the world as a whole. You will recall that we came upon that question in different ways a few times during this series of classes. Such a delusion has a deadly counter-underlying assumption, which is that whatever happens in the United States, "we can survive this crisis on our own. We will muddle through and somehow, we will make it without the United States." Well, no such chance buddy! This insane reasoning is similar to the American Senator currently saying

with a macho's self-confidence: "If Cheney attacks Iran, we are going to impeach him!" Now, that may sound very courageous, but after a so-called terrorist nuclear attack against the United States and after the launching of war against Iran, it will be too late, because Cheney will then have pulled a Hitler-Reichstag coup of emergency measures that are aimed at unleashing an asymmetric nuclear holocaust against Islam. So, the time to act is now! Get Cheney out now!

The point that I wish to make in conclusion is that it is only from the perspective of Solon of Athens that one can make appropriate forecasting as Lyn does, because he bases his view on the progress of the universal history of man, that is, on securing *{justice}* for all of mankind. Because there is something universal in every human being, which transcends all forms of ethnic or national particularities, Solon of Athens represented that universal historical tendency of European Civilization, which was able to develop the converging interests of each individual human mind within the cultural character of any sovereign nation-state. Solon of Athens was the source of inspiration for the mission of Prometheus, which was to bring knowledge to man by taking fire from the heavens, the nuclear fire of the sun itself, as we must harness today. Thus, in the same way, your mission is to awaken the ignorant people to seek the remedies for their own woes through discoveries of universal physical principles, as the Prometheus of today, Lyndon LaRouche, has been teaching us all. This is the wonderful task that awaits you all in this currently unraveling global economic, strategic, and financial crisis. May Solon be your best guide in this immortal mission such that "*{everything for mankind becomes whole and wise.}*" Thank you for your attention.

FIN

Deux versions de Leibniz sur la felicite.

Version A.

LA FELICITE 1684-1698 ?
par G. W. Leibniz

1. La *{vertu}* est l'habitude d'agir selon la sagesse. Il faut que la pratique accompagne la connaissance.
2. La *{sagesse}* est la science de la felicite, c'est a dire qu'on doit étudier sur toute choses.
3. La *{Felicite}* est un état durable de [contentement] plaisir. <Ainsi il est bon de quitter ou de modérer quelques plaisirs, qui peuvent nuire dans la suite en causant des douleurs ou en empêchant des plaisirs meilleurs et plus durables.>
4. Le *{plaisir}* est une <connaissance ou> [Un] sentiment de la perfection [ou ordre] non seulement en nous, mais aussi en autrui, car alors on excite encore quelque perfection <en nous>.
5. Aimer c'est trouver un plaisir dans la perfection d'autrui.

6. La justice est une charité <ou habitude d'aimer> conforme a la sagesse. Ainsi quand on est porte a la justice, on tache de procurer du bien a tous, autant qu'on le peut, raisonnablement, mais a proportion des besoins et mérites d'un chacun ; et meme si on est aussi oblige quelques fois de punir les méchants, c'est pour le bien général.

Il faut maintenant expliquer le sentiment ou la connaissance et la perfection. La perception confuse de quelque perfection fait le plaisir des sens, mais ce plaisir peut etre d'imperfections plus grandes qui en naissent, comme un fruit de bon goût et de bonne odeur peut cacher un venin. C'est pourquoi il faut se défier des plaisirs des sens, comme on se défie d'un inconnu ou plutôt d'un ennemi qui flatte.

- [6] Les connaissances sont de deux sortes, celles des faits et celles des raisons. < Celle des faits est perception, celle des raisons est intelligence.
- 7 La connaissance des faits nous sert, mais la connaissance des raisons nous perfectionne.
- 8 La connaissance des raisons nous perfectionne parce qu'elle nous apprend des vérités universelles et éternelles, qui expriment l'Être parfait. Mais la connaissance des faits est comme celle des rues d'une ville, qui nous sert pendant qu'on y demeure, après quoi on ne veut plus s'en charger la mémoire.
- 8 Le plaisir de l'esprit consiste dans la connaissance des perfections par leurs raisons, c'est a dire dans la connaissance de l'Être parfait qui est la dernière raison des choses, et de ses émanations.
- 8 Les plaisirs des sens qui approchent le plus les plaisirs de l'esprit < et sont les plus purs et les plus surs >, sont ceux de la musique, et ceux de la symétrie, les uns des oreilles, les autres des yeux, car il est aise de comprendre les raisons de l'harmonie ou de cette perfection qui nous y donne du plaisir. La seule chose qu'on y peut craindre, c'est d'y employer trop de temps.
- 9 On ne doit point se défier des plaisirs qui naissent de l'intelligence ou des raisons, lorsqu'on pénètre la raison de la raison des perfections, c'est a dire lorsqu'on les voit découler de leur source qui est l'Être absolument parfait [qu'on appelle Dieu].
- 10 L'Être parfait s'appelle Dieu. Il est la dernière raison des choses, et la cause des causes. <Etant la souveraine sagesse et la souveraine puissance>, il a toujours choisi le meilleur et agit toujours par ordre.
- 11 On est heureux quand on aime Dieu, et Dieu qui a tout fait en perfection [l'a ordonne ainsi] < ne pourrait manquer de l'ordonner ainsi pour élever les créatures a la perfection dont elles son capables par l'union avec lui, qui ne peut consister que dans l'esprit. >
- 12 Mais on ne saurait aimer Dieu sans connaître ses perfections ou sa beauté. Et comme nous ne le saurions connaître que par des émanations, il y a deux moyens de voir sa beauté, savoir dans la connaissance des vérités éternelles [qui consistent dans les raisons, nombres, figures, ordres, changements] <expliquant les raisons en elles-mêmes>, et dans la connaissance de l'Harmonie de l'Univers en appliquant les raisons aux faits. C'est à dire qu'il faut connaître les merveilles de la raison [ou de l'esprit] et les merveilles de la nature.

- 13 Les merveilles des raisons et des vérités éternelles que notre esprit trouve en lui meme dans les sciences de raisonner des nombres, des figures, du bien ou mal, du juste et injuste.
- 14 Les merveilles de la nature corporelle sont le système de l'univers, la structure du corps des animaux, les causes de l'arc-en-ciel, de l'aimant, du flue et reflue, et mille autres choses semblables.
- 15 Il faut tenir pour assuré que plus un esprit désire connaître l'ordre, la raison, la beauté des choses que Dieu a produites, et plus il est porté à imiter cet ordre dans les choses que Dieu a abandonnées à sa conduite, plus il sera heureux.
- 16 Il est très vrai, par conséquent, qu'on ne saurait aimer Dieu sans aimer son frère, qu'on ne saurait avoir la sagesse sans avoir la charité < c'est la pierre de touche de la véritable vertu >, et même qu'on avance son propre bien en avançant celui des autres, car c'est une loi éternelle de la raison et de l'harmonie des choses que les œuvres d'un chacun le suivront. [La pierre de touche de la véritable piété est le désir de procurer du bien. On ne l'a point quand on n'a point un désir ardent]. Ainsi la souveraine sagesse a si bien réglé toutes choses que notre devoir doit faire aussi notre bonheur, que toute vertu produit sa récompense, et que tout crime se punit tôt ou tard.

Version B. Les additions de Pierre Beaudry sont (entre parenthèses).

FELICITE

par G. W. Leibniz

La VERTU *{est l'habitude d'agir selon la sagesse}*, car il faut que la pratique accompagne la connaissance, à fin que l'exercice des bonnes actions nous devienne aisé et naturel <, et passe en habitude >, puisque la coutume est une autre (seconde) nature.

La SAGESSE *{est la science de la Felicite}*. C'est ce qu'on doit étudier plus que toute autre chose, puisque rien n'est plus désirable que la Felicite. < C'est pourquoi il faut tâcher de faire en sorte que notre esprit soit toujours au-dessus de la matière dont il est occupé, qu'il [pense toujours au grand point] fasse souvent des réflexions sur la fin ou le but de ce qu'il fait, [dic cur hic, respice finem, sans] < en se disant à soi-même de temps en temps : Que fais-je ? A quoi bon cela ? Venons au [fait] grand point. Ainsi on se gardera de < s'amuser à des bagatelle ou à ce qui devient bagatelle quand on y est trop adonné.>

La FELICITE *{est un état durable de [plaisir]}* [contentement] joie. [Ainsi] [Mais plusieurs plaisirs, surtout les plus sensuels, causant des douleurs bien plus grandes ou bien plus longues dans la suite, ou empêchant des plaisirs plus grands ou plus durables, c'est à la science de la felicite de nous donner les vrais moyens et les précautions et distinctions nécessaires, pour l'acquérir.] [Il faut distinguer entre joie et plaisir : on peut avoir de la joie au milieu des douleurs ; il faut considérer aussi que la joie est toujours accompagnée de

contentement, mais elle dit quelque chose de plus.] C'est pourquoi il faut que notre joie < et notre plaisir > n'ait point de mauvaises suites[et ne nous plonge point par après dans [une tristesse bien plus grande et bien plus longue] une tristesse et douleur bien plus grande ou plus durable. C'est dans ce choix de joies et de plaisirs < et dans les moyens de les obtenir ou d'éviter la tristesse > que consiste la science de la félicité. Plusieurs plaisirs [sur tout les plus sensuels] causent des douleurs bien plus grandes et bien plus longues ou empêchent des plaisirs plus grands et plus durables. [Ainsi il faut se modérer] < Et il y a des douleurs ou peines qui sont extrêmement utiles et instructives. Ainsi c'est dans leurs choix, et dans le moyen de les obtenir ou de les éviter que consiste la science de la félicité.>

La JOIE *{est le plaisir total qui résulte de tout ce que l'âme sent a la fois.}* C'est pourquoi on peut avoir de la joie au milieu de grandes douleurs, lorsque les plaisirs qu'on sent en même temps sont [beaucoup plus grands et capables d'affecter ces douleurs] < assez grands et capable de les effacer > : comme dans {chez} cet esclave espagnol qui, ayant tué un carthaginois meurtrier de son maître, ne se sentit point de joie et se moqua des tourments que les bourreaux purent inventer.

Le PLAISIR *{est le sentiment de quelque perfection}*, < et cette perfection qui cause du plaisir peut se trouver non seulement en nous, mais encore [dans les autres] ailleurs. Car lors que nous nous en apercevons, cette connaissance même excite quelque perfection en nous, parce que la représentation de la perfection en est une aussi. C'est pourquoi il est bon de se familiariser avec des objets qui en ont beaucoup. Et il faut éviter la haine et l'envie qui nous empêchent [de trouver du plaisir dans le bien d'autrui] d'y prendre plaisir.

[Dieu ?]

AIMER *{c'est trouver du plaisir dans la félicité d'autrui}*. [Ainsi ce n'est autre chose qu'une bienveillance qui n'est pas intéressée.] Ainsi *{l'habitude d'aimer quelqu'un n'est autre chose que}* LA BIENVEILLANCE par laquelle nous voulons du bien à d'autres, non pas pour le profit qui nous en revient, mais parce que cela nous [plaît par lui-même] est agréable en soi.

LA CHARITÉ *{est une bienveillance générale.}* ET LA JUSTICE *{est la charité conforme à la sagesse.}* Ainsi, quand on est d'humeur à vouloir et à faire autant qu'il dépend de nous que tout le monde soit heureux, on a la charité ; et quand elle est bien réglée par la sagesse, < en sorte que personne s'en puisse plaindre >, il en provient la vertu qui s'appelle justice, à fin qu'on ne fasse point de mal à quelqu'un sans nécessité et qu'on fasse [plutôt] du bien < autant qu'on peut, mais surtout > la où il est le mieux employé, [et parfait, et le plus aimable].

[La meilleure manière de sentir de la perfection est la connaissance des perfections par leurs raisons.]

{*Il y a deux sortes de connaissances, celle des faits < qui s'appelle* PERCEPTION > {*et celle des raisons, qu'on appelle*} INTELLIGENCE. La perception est des choses singulières, l'intelligence a pour objet les universaux et les vérités éternelles et c'est pour cela que la connaissance des raisons nous perfectionne pour toujours et nous fait tout rapporter a la dernière raison des choses [ou souveraine cause, c'est a dire a l'Être parfait qui est la source des perfections et des choses] c'est a dire a Dieu, qui est la source de la felicité. Mais la connaissance des faits est comme celle des rues d'une ville, qui nous sert pendant qu'on y demeure, après quoi on ne veut plus s'en charger la mémoire. Ainsi le plaisir de connaître les raisons est bien plus estimable que celui d'apprendre des faits. Et les faits qu'il importe le plus de considérer sont ceux qui regardent les choses qui peuvent le plus contribuer a nous faire avoir l'esprit libre pour raisonner juste et pour agir suivant la raison. Tels sont les faits dont la connaissance sert a l'ordre qu'il faut avoir dans la vie, et dans l'usage du temps ; a l'exercice de la vertu ; au soin de la santé, parce que les maladies nous empêchent d'agir et de penser ; a l'art de vivre avec les autres hommes, parce que de toutes les choses extérieures [rien n'aide plus a la felicité de l'homme que l'homme] ce qui sert le plus l'homme est l'homme, tous ayant le meme intérêt véritable. Ainsi il faut profiter de leur assistance pour la connaissance de la verité, chercher les vertueux et sages et pouvoir pratiquer les autres au besoin sans en recevoir du mal.

(G. W. Leibniz, (Textes inédits), d'après les Manuscrits de la Bibliothèque provinciale de Hanovre, publiés et annotés par Gaston Grua, Tome II, Presses Universitaires de France, 1948, pp. 579- 584.)

NOTE SUR LA PLACE D'AUTRUI.

<{*La place d'autrui*} est le vrai point de perspective en politique aussi bien qu'en morale.> Et le précepte de Jésus Christ de se mettre a la place d'autrui ne sert pas seulement au but dont parle Notre Seigneur, c'est d'abord a la morale, pour connaître notre devoir envers notre prochain, mais encore a la politique, pour connaître les vues que notre voisin peut avoir contre nous. On n'y entre jamais mieux que lorsqu'on se met a sa place, ou lorsqu'on se fait conseiller et ministre d'Etat d'un prince ennemi ou suspect. On pense alors ce qu'il pourrait penser et entreprendre, et ce qu'on pourrait lui conseiller. Cette fiction excite nos pensées et m'a servi plus d'une fois a deviner au juste ce qui se faisait ailleurs. Il se peut, a la verité, que le voisin ne soit pas si mal intentionné, ni meme si clairvoyant que je le fais, mais le plus sur est de prendre les choses au pire en politique, c'est a dire lors qu'il s'agit de se précautionner et de la défensive, comme il faut les prendre au mieux en morale lorsqu'il est question de nuire et d'offenser autrui. Cependant la morale meme permet cette politique, lorsque le mal qu'on craint est grand , c'est a dire que la prétention de la sureté ou caution ne cause pas de plus grand maux que le mal, et il y a une {*actio damni infecti*} de droit naturel. Ainsi la jurisprudence

commutative, < ou si vous voulez conservative > y donne les mains, c'est a dire celle qui conserve a chacun ce qu'il tient. (Leibniz, Op. Cit., p. 700.)

FIN